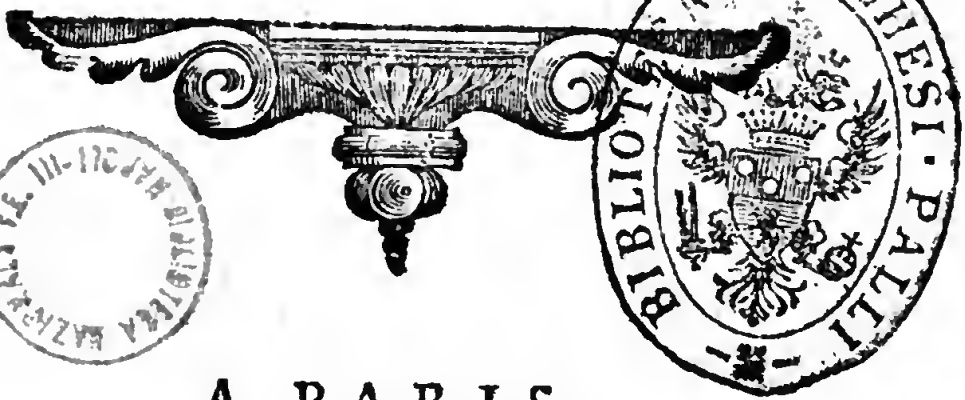
NOUVEAU THEATRE ITALIEN.

L'EMBARAS DES RICHESSES, COMEDIE

Repréſentée pour la premiere fois ſur le Théâtre de l'Hôtel de Bourgogne, par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi le neuf Juillet 1725.

Par M. D'ALLAINVAL.


BIBLIOTECA LUCCHESI PALLI

A PARIS,

Chez BRIASSON, rue Saint Jacques à la Science.

M DCC XXIX.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

75748

Ibi divitiæ ubi pax & hilaritudo ; ubi divitiæ, ſi non adeſt pax & hilaritudo, ibi paupertas.

Le même Libraire vend les pieces ſuivantes de M. d'Allainval.

Le Tour de Carnaval, Comedie.
Le Mari Curieux, Comedie.

A S. E.

MONSEIGNEUR LE C. DE MORVILLE MINISTRE, SECRETAIRE D'ESTAT, &c.

MONSEIGNEUR,

L'hommage que j'ai l'honneur de faire à VOTRE EXCELLENCE *des premiers essais de ma plume, est un tribut que je lui dois : Né dans une Ville & dans une famille que* MONSEIGNEUR LE GARDE DES SCEAUX *votre illustre Pere, a toujours honorées de sa puissante protection, mon devoir à déterminé mon choix. Je sçai trop,* MONSEIGNEUR, *que tous vos momens sont consacrés au bonheur de l'Etat ; ainsi je n'abuserai point de ce tems qui lui est si précieux jusqu'à vous vanter à vous-même ce génie délicat, juste & profond, & tant d'autres brillantes qualités, qui vous ont mérité la confiance du Roi, l'estime & l'admiration des Cours Etrangeres, la vénération des Sçavans, & l'amour de toute la France: Agréez seulement,* MONSEIGNEUR, *ces prémices, comme un témoignage public du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être,*

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE EXCELLENCE

Le très-humble & très-obéissant serviteur,

D'ALLAINVAL.

ACTEURS du Prologue.

L'AUTEUR.

THIBAUT *Payſan, frere de lait de l'Auteur.*

ACTEURS de la Comedie.

PLUTUS, *Dieu des Richeſſes.*
MIDAS, *Financier.*
SA FEMME.
PAMPHILE, *Officier fils de Midas & amoureux de Floriſe.*
CHRISANTE, *Bourgeois d'Athénes & pere de Floriſe.*
FLORISE, *fille de Chriſante, amante de Pamphile.*
ARLEQUIN, *Jardinier amant de Chloë.*
CHLOE, *Payſanne, Maîtreſſe d'Arlequin.*
TRIVELIN, *valet de Pamphile.*
BRIARE'E, *Procureur.*
UN TAILLEUR.
SON GARCON.
SUITE DE PLUTUS.
DANSEURS & MUSICIENS.

La Scene eſt à Athénes, vis-à-vis la Maiſon d'Arlequin.

PROLOGUE.

Le Theâtre repréſente la chambre de l'Auteur : il eſt appuyé nonchalamment ſur une table & feuillete ſa Comedie, en diſant :

VOilà un Prologue qui ne me plaît point ; je n'en ſuis point content : tout cela me ſemble froid, inſipide, languiſſant, & c'eſt le plus grand hazard du monde, s'il fait fortune ſur le Theâtre. Il me ſemble déja que le quart-d'heure de Rabelais ſonne, que la toile ſe leve : quelle ſituation ! ah, je fremis ! ... j'entends toute l'aſſiſtance crier en ſymphonie à l'Acteur qui ouvre le Prologue, arrête, mon ami, arrête : que diable veux-tu dire ? je vois déja où tu en veux venir ; quoi toujours des Auteurs, des Marquis ! Eh fi fi, ne vois-tu pas que cela eſt uſé ! tu ne me répete que ce que j'ai vû dans tant d'autres Prologues : je ſuis las de cette monotonie ; en un mot je veux du neuf, & ſi tu n'as pas l'imagination aſſez fertile pour trouver & pour mettre en œuvre quelque idée heureuſe, ingenieuſe, délicate, qui me plaiſe, ne me dis rien du tout ; ce long préambule que tu veux me faire eſſuyer,

va m'indiſpoſer contre toi, peut-être à n'en pas revenir..... Quel parti prendre ? ma foi ſi les Comediens m'en croyoient, ils débuteroient tout d'un coup par la piece, c'eſt le mieux : je ſuis pourtant forcé de convenir qu'il en faut un pour bien faire; car enfin quand le Parterre verra tantôt paroître ſur la Scéne un Dieu, cela l'effarouchera immanquablement, ſi je n'ai eu le ſoin de le prévenir là-deſſus, de le préparer & de l'accoûtumer pour ainſi dire, à cette apparition, en lui inſinuant adroitement que l'action ſe paſſe à Athénes..... mais..... j'entens ouvrir ma porte ; je gage que ce ſera quelque importun complimenteur : je ſuis perdu, ſi je ne trouve moyen de m'en délivrer....

L'AUTEUR, THIBAUT.

Ah, c'eſt Thibaut, mon frere de lait. Bon jour mon enfant.

THIBAUT.

Voute ſarviteur, Monſieu.

L'AUTEUR.

Comment te portes-tu ? comment ſe porte ta mere !

THIBAUT.

Je nou portons tretous aſſez bian guieu marci.

L'AUTEUR.

Tu me trouves un peu en affaires.

THIBAUT.

Oh, pargoi je me doute bian de ce que c'eſt qui vous trécaſſe la çarvelle.

L'AUTEUR.

Et quoi !

THIBAUT.

J'avons apprins de vos nouvelles ; & ſi je ne ſis à Paris que depis ce matin.

L'AUTEUR.

Et bien qu'as-tu appris ! voyons.

THIBAUT.

Hé bian, pis qu'il faut vous le dire, vous ſarez qu'en boutit devant hiar en tarre le gros Lucas.

L'AUTEUR *à part.*

Que me va-t-il conter !

THTBAUT.

Et moi quand j'aviſis qu'il étoit mort, comme je ſis un fin marle, je devini bian qu'il ne pouroit pus être le farmier de parſonne, attendu qu'il étoit deffunt!

L'AULEUR *à part.*

Qu'ai-je affaire de tout ce galimatias !

THIBAUT.

Dame je ne fus ni fou ni étordi, je prins hiar drès le matin mon pied dans mon cou, & je ſis venu pardevars le Sig-

neur de nout village pour li demander ſa farme.

L'AUTEUR.

Eſt-ce là tout ce que tu as à me dire, Thibaut?

THIBAUT.

Baillez-vous patience, vſallez entendre. Le Signeur de nout village n'eſtoit pas cheux li, en l'étandant je me ſis mis à jaſer ové Blaiſe qui le ſart, & comme je lui diſés que je vou viandrois voir; Thibaut, m'a-t-il dit, ſçais-tu bian qu'il eſt bian ſçavant ce Monſieur Dorante! Comment morguoi, Blaiſe, ce li fis-je! oüi palſanguoi, ce me fit-il; tian Thibaut, il n'a qu'à revaſſer & gratter ſa tête un bout de temps, & crac vlà un Luivre baclé.

L'AUTEUR *à part.*

Il me divertiroit, s'il avoit mieux pris ſon tems.

THIBAUT.

Il m'a dit qu'en appeloit ça être Poitre: vantegruoi, Monſieu, le biau mequier! faut que ces Poitres ſoyons tarriblement riches; combian gagnez-vous bian à la jornée l'une portant l'autre!

L'AUTEUR.

Tu ne ſçais ce que tu dis, mon pauvre Thibaut; va, laiſſe-moi en repos, je n'ai pas le tems de t'écouter.

THIBAUT.

Oh, tetigué, ce n'eſt pas le tout; il m'a itou dit que vſaviez braſſé une drolerie.. attendez.... il appeloit ça....

L'AUTEUR.

Une Comedie.

THIBAUT.

Oüi une Comedrille, & que c'étoit pour anit, & ové vout parmiſſion, je voudrés bian qu'ou me fiſſez l'amiquié de me dire où c'eſt qu'en montre ça.

L'AUTEUR.

Qu'il ne tienne qu'à cela, attends-moi là-bas, je t'y menerai moi-même.

THIBAUT.

Alons, vſêtes un digne homme. *Il s'en va.*

L'AUTEUR.

Thibaut! reviens.

THIBAUT.

Me vla.

L'AUTEUR.

Reſte-là. *à part.* Il me vient une penſée.

THIBAUT.

Comme vous voudrez. *à part.* Quand je ſonge que j'avons tettée la même mere.

L'AUTEUR.

J'ai lû quelque part qu'un grand Maître de l'art, avant d'expoſer ſes productions au grand jour du Theâtre, avoit coûtume de

les lire à ſa ſervante ; chez ces gens ſimples, c'eſt à la nature toute nuë qu'on parle, & un Auteur de Comédies, doit juger de ſes ouvrages, ſelon qu'il les remuë, plus ou moins ; j'entens un Auteur qui regarde comme ſon point de vûë de peindre cette même nature, & de parler au cœur ; car pour ceux qui ſont toûjours à l'affût d'un mot pour badiner autour, & qui voltigent méthodiquement de penſée en penſée, ils ne trouveroient pas leur compte avec de pareils auditeurs, il faut trop d'eſprit pour les entendre ; ça mets-toi là, & couvre-toi, je te veux lire ma piece.

THIBAUT.

Très-volontiers, vous n'avez qu'à dire, je ne demande pas mieux ; j'ai de l'eſprit ſans vanité, & quand j'allois à l'icole & que le Magiſter étoit yvre, reverence parler, c'eſtoit moi qui faiſoit luire les autres.

L'AUTEUR.

Ma Comedie s'appelle *l'Embaras des Richeſſes*, ſouviens-toi bien de cela.

THIBAUT.

Oüi oüi, *l'Embaras des Richeſſes*, j'aimerois bian ſt'embaras-là moi,

L'AUTEUR *bas.*

Commençons par le Prologue. *Haut :*

Figure-toi que cette chambre eſt un Caffé.

THIBAUT.

Un Caffé ! qui que c'eſt que ça?

L'AUTEUR.

C'eſt un lieu où l'on prend des liqueurs, des rafraîchiſſemens, & où s'aſſemblent tous les jours régulierement un nombre de gens qui critiquent toutes les pieces nouvelles.

THIBAUT.

Apparemment qui ſont du mequier.

L'AUTEUR.

Non : ces gens-là ont la prudence de ne rien mettre au jour, leur humeur cauſtique fait toute leur réputation. Imagine-toi encore qu'il entre dans ce caffé un petit Abbé bien poudré, bien friſé qui m'aborde, & qui me dit d'un ton doucereux, » (*il lit*) hé bon jour notre féal : votre » ſerviteur, Monſieur l'Abbé. Sans doute » que vous irez voir ce ſoir *l'Embaras des* » *Richeſſes* : (*à Thibaut*) retiens bien que c'eſt le titre de ma piece.

THIBAUT.

Marchez vout chemin, & ne vou boutez pas en peine.

L'AUTEUR *liſant.*

» Sans doute que vous irez voir ce ſoir

» *l'Embaras des Richeſſes* ? Cela pourra ſe
» faire, Monſieur l'Abbé. De grace n'en
» dites point de mal.

THIBAUT *riant.*

Ah, ah, ah.

L'AUTEUR *à part.*

Il rit, il faut que cet endroit l'ait frappé. *haut*, Hé bien de quoi ris-tu !

THIBAUT.

Ha ha ha, je ris de ce ſot d'Abbé qui viant juſtement s'addreſſer à vous pour vous prier de ne point dire de mal d'une choſe que vſavez faite.

L'AUTEUR.

» Tu ne ris que de cela ! .... je m'ap-
» plaudiſſois déja. (*Il continue de lire*)
» De grace n'en dites point de mal, hé
» quel interêt prenez-vous à cela, Mon-
» ſieur l'Abbé ! *à Thibaut* : Ecoutes bien !

THIBAUT.

Je ſis tout oreilles.

L'AUTEUR *liſant.*

» C'eſt que l'Auteur eſt un de mes amis.
» L'Auteur eſt un de ſes amis ! Voyons
» juſqu'où il pouſſera ſa hardieſſe. Il vous
» a apparemment lû ſa piece, Monſieur
» l'Abbé ; Belle demande ! il me lit tout
» ce qu'il fait. Oh le menteur fieffé ! Hé
» qu'en penſez-vous, s'il vous plaît, M.

» l'Abbé ! A vous dire la vérité elle n'eſt » pas trop bonne, ce n'eſt pas grand-choſe.

THIBAUT.

Elle n'eſt pas trop bonne : quoi ſt'Abbé vou dit ça à vout nez, & vous ne li ſanglez pas ſus la gueule ! faut qu'ou ſoyez tarriblement endurant.

L'AUTEUR.

Hé non & non, ce n'eſt qu'une ſuppoſition, c'eſt moi qui lui fais dire cela.

THIBAUT.

He que diable ne parlez-vous donc ! mais ſi vou plaît, pourquoi li faire dire que vout ouvrage n'eſt pas grand-choſe ! je n'y comprens rian moi.

L'AUTEUR.

C'eſt une modeſtie d'Auteur qui ne tire pas à conſéquence.

THIBAUT.

Oh par la morguenne j'arés peur qu'en ne me print au mot.

L'AUTEUR.

Il n'y a rien à craindre, le public y eſt accoutumé, & il eſt trop indulgent pour ſe prévaloir de ces petits avantages. Je continue : [*il lit*] » Monſieur l'Abbé, puiſque » vous avez eu la lecture de la nouvelle » piece, oſerai-je vous prier de m'en faire » le canevas en deux mots : Oüida ... avec

» plaiſir . . . . . Premierement.

THIBAUT *baille.*

Ah !

L'AUTEUR *bas.*

Comme il baille ! *haut.* Eſt-ce que tu ne trouves pas cela plaiſant.

THIBAUT.

Si fais, ça eſt bian drole ; mais c'eſt que ça m'ennuye.

L'AUTEUR.

Comment donc !

THIBAUT.

Blaiſe m'avoit dit que des Comedrilles ça étoit ſi bouffon, que l'y avoit d'ſamoureux & pis d'ſamoureuſes qui diſions tant de droleries, & je ne vois rian de tout ça ecite.

L'AUTEUR.

Mais ceci n'eſt pas une Comedie.

THIBAUT.

Qui que c'eſt donc ! vou m'avez tantôt dit vou-meſme que c'en étoit une.

L'AUTEUR.

Ce que je te lis eſt le Prologue de la Comedie.

THIBAUT.

Hé qui que c'eſt qu'un Prologue !

L'AUTEUR.

Le Prologue eſt une eſpece d'enfant

perdu qu'on envoye reconnoître l'ennemi, & qui ſouvent en eſſuye le premier feu, ou pour parler plus clairement, c'eſt un petit ouvrage que l'on fait precéder la Comédie, dans lequel un Auteur cherche à ſe rendre favorable le Parterre.

THIBAUT.

C'eſt donc queuque Monſieu de vos amis que ce Parterre.

L'AUTEUR.

Bon ! à l'autre.

THIBAUT.

Vous mangez donc queuquefois avé li.

L'AUTEUR.

Et non & non. Le Parterre eſt une aſſemblée de gens d'eſprit, qui ſont les juges nez de toutes les pieces nouvelles.

THIBAUT.

Si bian donc que drés qu'ou leurs arez flanqué de voute priambule par la filoſomie, ils admireront tout ce que vous leus chanterrez !

L'AUTEUR.

Non vraiment ; ils ſiffleront ma piece, s'ils la trouvent mauvaiſe.

THIBAUT.

Par la jarnonce, ça eſtant, à quoi eſt donc bon vout Prologue, ça ne ſart donc à rian ?

L'AUTEUR.

Il parle juſte : ton raiſonnement me détermine, je m'en vais trouver les Comédiens, & leur dire qu'il faut abſolument qu'ils ſupprimentce Prologue, il gâteroit tout. Je voudrois bien te lire ma Comédie ; mais il eſt près de quatre heures, &d'ailleurs comme on la joue aujourd'hui, il me ſeroit impoſſible de profiter des avis que tu ne manquerois pas de m'ouvrir : Viens avec moi je vais te faire placer.

THIBAUT.

Allons nous camper en rang d'oignons avec les autres : Voyez-vous, Monſieu, quoique je ne ſois qu'un ſot, lia plus d'eſprit là dedans que dans la ſarvelle de bian de grands Juges.

Fin du Prologue.

L'EMBARAS DES RICHESSES

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Le Theâtre repréſente une rue : il y a dans l'enfoncement la cabane d'Arlequin, & ſur l'un des côtés un Palais de Financier.

TRIVELIN *ſeul botté ayant un fouet à la main & une grande épée.*

AH ! je n'en puis plus ! je ſuis roué, je ſuis eſtropié, je ſuis écorché : la faim, la ſoif, le ſommeil, la fatigue, tout me tourmente. Que le Diable t'emporte, petit fripon d'Amour, toi, les Amoureux, leurs Maîtreſſes, les chevaux de Poſte & moi-même. (*Il donne deux coups d'éperon & un coup de ſouet.*) Bon, j'ai penſé

me rompre le cou : je croyois être encore ſur cette maudite roſſe, & je ne ſonge pas que je ſuis arrivé à Athénes, mon pauvre eſprit ſe perd ; hé le moyen ! depuis ſix mois que Pamphile mon Maître eſt devenu amoureux, il n'eſt plus pour moi de repos ; toutes les nuits des Serenades, des Bals : n'étoit-ce pas aſſez d'être Officier, de plus fils de Financier pour faire enrager un valet, ſans être encore amoureux ! Il y a un mois que nous partîmes pour la garniſon, je m'attendois d'y dormir tout mon ſoû : Bon ! m'a-t-il été ſeulement poſſible d'y fermer l'œil ! il me fit coucher dans ſa chambre, & trente fois dans un moment il me crioit à pleine tête, Trivelin, Trivelin, ouvre ta fenêtre, vois s'il eſt jour. Encore s'il avoit quelque ſujet de s'allarmer, mais Floriſe l'aime, Chriſante pere de la belle approuve leur amour . . . tout cela me met dans une colere . . . . . allons la paſſer dans la cuiſine ſur quelque boureille de vin. . . .

SCENE II.

PAMPHILE, TRIVELIN.

PAMPHILE *en dedans.*

TRivelin !

TRIVELIN.

Monſieur . . . ah voilà déja mon enragé de Maître qui m'appelle.

PAMPHILE.

Trivelin !

TIVELIN.

Monſieur !

PAMPHILE *entrant.*

Où es-tu donc miſérable, où es-tu donc !

TRIVELIN.

Me voilà Monſieur.

PAMPHILE.

Traitre, il y a une heure que je me tue de t'appeller de tous les côtez. . . . comment tu n'es pas encore débotté !

TRIVELIN.

Cela va être fait tout à l'heure.

PAMPHILE.

Non tu iras comme cela : Ivrogne,

tu t'es amuſé à boire à ton ordinaire.

TRIVELIN.

Hé, Monſieur, nous ne faiſons que deſcendre de cheval, & vous ſçavez vous-même que depuis hier que nous partîmes du Régiment, nous courons la poſte à jeûn.

PAMPHILE.

Te voilà bien malade, faquin! je te conſeille de te plaindre: Vîte, qu'on ſe dépêche de courir chez M. Chriſante, & de faire dire à la charmante Floriſe que je viens d'arriver à Athénes.

TRIVELIN.

Hé, Monſieur, vous n'y ſongez pas, à peine eſt-il jour, tout le monde dort encore, & je me donne au Diable, il n'y a que les chouettes & nous d'éveillez à Athénes.

PAMPHILE.

Point de réplique, fais ce que je te dis: ſi par hazard on te pouvoit faire parler à cette belle, ne manque pas de lui faire un récit des tourmens que j'ai ſoufferts depuis que je ſuis éloigné d'elle; aſſure-la bien que mon plus grand plaiſir a été de m'occuper de ſon aimable idée, & que je n'ai point ceſſé de te parler d elle: cours, je me rendrai chez elle au plûtôt. *Il ſort.*

TRIVELIN.

J'y vas, Monſieur. .... graces au ciel, je n'ai plus gueres à ſouffrir ; il ne revient ici que pour épouſer ſa Maîtreſſe, & une petite doze de mariage appaiſe les fumées de l'amour .... mais j'entens quelqu'un qui chante.

SCENE III.

ARLEQUIN, TRIVELIN.

ARLEQUIN *chante.*

LArela, larela, larela.

TRIVELIN *à part.*

C'eſt lui-même.

ARLEQUIN, *appercevant Trivelin.*

Hom .... quelle bête eſt-ce là ?

TRIVELIN *riant.*

Ah ah ah ah ! il a peur de mon équipage militaire.

ARLEQUIN.

Si tu avances ....

TRIVELIN.

Quoi tu ne me reconnois pas, Arlequin !

ARLEQUIN.

Ah, c'eſt Trivelin, ah mon ami (*il court pour l'embraſſer ; mais appercevant l'épée de Trivelin il recule*) ôte donc ta grande épée, ſi tu veux que je t'embraſſe.

TRIVELIN.

Voilà qui eſt fait.

ARLEQUIN.

Ah ! mon cher ami Trivelin, depuis quand es-tu donc à Athénes !

TRIVELIN.

J'arrive tout préſentement.

ARLEQUIN.

Es-tu toujours fort alteré !

TRIVELIN.

Cela s'en va ſans dire, & toi toûjours guai, joyeux !

ARLEQUIN *ſaute.*

Toûjours, mon enfant, toûjours. Je ſuis bien aiſe de te voir ; que je t'embraſſe encore.

TRIVELIN.

De tout mon cœur.

ARLEQUIN.

T'es-tu bien diverti là bas !

TRIVELIN.

Pas mal ; je te conterai cela tantôt, j'ai maintenant à galoper pour mon maître, j'aurai bientôt fait, & enſuite je

me rendrai à notre Cabaret.

ARLEQUIN.

Va vîte, tu m'y trouveras, je vais dire bon-jour à Chloé, & puis je ne manquerai pas d'y aller.

TRIVELIN.

Dans un moment je ſuis à toi.

ARLEQUIN *ſeul riant.*

Ah ah ah la drôle de choſe que l'Amour ! cela fait la moitié de l'ouvrage : autrefois quand il falloit tirer de l'eau pour arroſer mes fleurs, je trouvois que la corde étoit ſi rude & le puits ſi profond : mais depuis que j'aime Chloé, & que c'eſt pour lui faire des bouquets que je cultive mes fleurs, je n'ai qu'à toucher la corde du bout de doigt ſeulement, & cela vient tout ſeul. Oh la plaiſante choſe que cet Amour ! ſi je ſçavois celui qui l'a inventé...

SCENE IV.

CHLOE', ARLEQUIN.

CHLOE'.

BOn jour, mon cher Arlequin.

ARLEQUIN.

Et bon jour, ma chere Chloé, bon jour mon amour, ma roſe, mon miel, mes macarons.

CHLOE'.

Tu as été bien long-tems à venir aujourd'hui.

ARLEQUIN.

J'étois allé te chercher ce bouquet dans mon jardin : prends-le, ma chere Chloé, il ſent bon comme toi.

CHLOE'.

Je t'ai attendu pendant une heure, & ſi-tôt que j'entendois quelqu'un chanter dans la ruë, cela mettoit mon cœur dans un mouvement... & je diſois, ah voilà mon cher Arlequin : mais auſſi quand je voyois que ce n'étoit pas toi, j'étois bien chagrine, je craignois qu'il ne te fût

arrivé

arrivé quelque choſe : vois combien je t'aime.

ARLEQUIN.

Cela eſt fort bien fait de m'aimer, ma chere Chloé ; car moi je t'aime, oüi je t'aime de tout mon cœur : mais d'où vient que tu es triſte, qu'eſt-ce que tu as ?

CHLOE' *triſtement.*

Je n'ai rien, Arlequin.

ARLEQUIN.

Si, tu as quelque choſe ... tu pleures ... tu vas me faire pleurer auſſi : il ne faut pas ſe chagriner, mon petit nez, il faut toujours ſe tenir gaillarde, rire, chanter ... dis donc ce que tu as.. ta mere t'a querellée, n'eſt-ce pas ?

CHLOE'.

Non, au contraire, elle m'a dit qu'elle nous marieroit demain enſemble.

ARLEQUIN *ſaute de joie.*

Demain, oh demain .... eſt ce que cela ne te fait pas de plaiſir ?

CHLOE'.

Si fait, Arlequin, cela m'en fait beaucoup.

ARLEQUIN.

Si cela te fait du plaiſir, d'où vient donc que tu ne ris pas & que tu ne ſautes pas de joye comme moi ! tu as du cha-

grin, je le vois, & tu me le caches.

CHLOE'.

Il faut te l'avoüer, mon cher Arlequin, j'entends dire de tous les côtez que les hommes ſont ſi trompeurs que je crains que tu ne ceſſes de m'aimer; Arlequin cela ne ſeroit pas honnête à toi de me planter là.

ARLEQUIN.

Moi je ceſſerois de t'aimer! moi je planterois là ma chere Chloé! il faudroit que je fuſſe fou: où eſt-ce que je pourrois trouver une autre fille ſi belle, ſi bonne, ſi douce, & qui m'aime comme toi? nulle part. Oh, ne t'embaraſſe pas nous ſerons demain mariez, allons donc réjoüis-toi: cela eſt ſi drôle, le mariage.

CHLOE'.

Helas! il peut encore arriver bien des choſes juſqu'à demain: j'ai rêvé cette nuit que tu me quittois pour en aimer une autre: ah mon cher Arlequin, ſi cela étoit j'en mourrois de douleur.

ARLEQUIN.

Va mon petit cœur, va ne crains pas cela, je t'aimerai toute ma vie, je te le jure: j'ai eu le même rêve de toi, moi. J'ai rêvé, cela eſt bien pis, tu vas entendre; j'ai rêvé que tu étois mariée à un

Monſieur, & que tu ne voulois pas ſeulement me regarder. Et bien eſt-ce que cela me fâche ? non, parce que je ſçai bien que tu ne pourrois jamais trouver un Amant plus joli que moi, & qui t'aime tant.

CHLOE'.

Ton rêve eſt un menteur aſſurément, mon cher Arlequin : moi ! je me marierois à un autre ! oh tu ſçais bien que je t'aime trop pour te faire cette peine-là. Je t'aime tant que ſi un beau Monſieur tout doré me diſoit, Chloé, tu es bien aimable ; ſi tu veux m'aimer & m'épouſer je te donnerai de beaux habits, de belles garnitures, de beaux rubans, un beau char : je lui dirois, non ; j'aime mieux être la femme d'Arlequin, qui n'eſt qu'un Jardinier.

ARLEQUIN.

Fort bien : & moi, tiens, ſi une Princeſſe . . . par exemple, Madame la République étoit amoureuſe de moi, & qu'elle me dît, hé bon jour le petit Arlequin, que tu es joli, que tu es charmant ! je lui dirois, cela eſt vrai, Madame, je ſuis un drole de corps : Je ſuis folle de toi. Oh, Madame, je ne ſuis pas digne de rendre folle une ſi grande

Princeſſe ; car il faut parler honnêtement.

CHLOE'.

Tu as raiſon.

ARLEQUIN.

Si tu veux te marier à moi, j'ai de ſi bon vin, de ſi bon fromage. Je boirois ſon vin, je mangerois ſon fromage . . .

CHLOE'.

Tu le mangerois, Arlequin ?

ARLEQUIN.

Ecoute donc : Et puis quand j'aurois bû & mangé, je lui dirois, allez au Diable, vous êtes trop laide, j'aime mieux être le mari de Chloé : cela eſt-il bien répondu !

CHLOE'.

Il n'y a que ce fromage qu'il ne faudroit pas manger : que je ſerois heureuſe, mon cher Arlequin, ſi tu m'aimois toûjours de même ; je ſerai bien charmée, je t'aſſure, quand nous ſerons mariez ; je te verrai toute la journée, j'irai travailler avec toi dans ton jardin ; quand je ſuis loin de toi je ſuis toûjours rêveuſe, triſte, inquiéte, tout m'ennuye, tout me déplaît.

ARLEQUIN.

Tout comme moi : mais auſſi quand je te vois je ſuis ſi content.

CHLOE'.

Hai, il faut déja que je te quitte, mon cher Arlequin.

ARLEQUIN.

Quoi, tu t'en vas déja ! encore un petit moment, on n'a pas ſeulement le tems de te regarder.

CHLOE'.

Je ne ſçaurois, je le voudrois bien.

ARLEQUIN.

Je t'en prie.

CHLOE'.

Je crains que ma mere ne me gronde.

ARLEQUIN.

Tu lui diras que tu étois avec moi.

CHLOE'.

Oh ! que je n'ai garde, ce ſeroit bien pis ; elle m'a défendu de te parler que devant elle, & moi j'aimerois preſqu'autant ne te point voir ; il me ſemble que ce que tu me dis ne me fait pas tant de plaiſir quand ma mere y eſt ; cela me rend toute honteuſe.

ARLEQUIN.

Et moi cela me rend comme un nigaut, je n'ai plus d'eſprit pour te dire de jolies choſes.

CHLOE'.

Va, mon cher Arlequin, va travailler, je m'échaperai ce matin, & je t'irai voir dans ton jardin.

ARLEQUIN.

Tu y viendras..... Ah....

CHLOE'

Oui, Arlequin, j'irai; adieu mon ami.

ARLEQUIN.

Adieu ma petite Chloé, adieu mon petit bouchon : ne manque pas au moins, d'y venir.

CHLOE'.

Non, je te le promets.

ARLEQUIN *seul.*

Cette fille-là eſt la meilleure fille du monde, je ſerois avec elle toute ma vie ſans m'ennuyer, je ne ſuis jamais raſſaſié de la voir. Trivelin ne ſera pas encore venu au Cabaret, en l'attendant je vais me divertir. *Il chante & ſaute.*

SCENE V.

MIDAS, ARLEQUIN,

ARLEQUIN *chante, & pendant l'à parté que fait Midas, il danſe, & chante ſouvent le dernier vers de l'air.*

Vive mon joli jardin, ſoir & matin
J'y ris, j'y chante, j'y badine:
Ah! le favorable terrain,
La roſe y croît ſans épines.

MIDAS *à part.*

VOilà mon chanteur; quel goſier! il faut que ce drole là ait le diable dans le corps... il m'eſt impoſſible d'y réſiſter.... dès que l'aurore paroît, le boureau commence ſon vacarme.... quoi! faudra-t-il toute ma vie avoir les oreilles étourdies de ce miſérable! il faut, quoi qu'il en coûte, que je me procure du repos..... j'imagine un moïen qui peut-être me réuſſira.

ARLEQUIN.

La roſe y croît ſans épine... ah ah

ah, vous voilà, Monsieur Midas!

MIDAS.

Bon jour, Arlequin.

ARLEQUIN.

Voulez-vous vous divertir avec moi!

MIDAS.

Me divertir avec toi: moi!

ARLEQUIN.

Oui, est-ce que vous n'oseriez!

MIDAS.

Tu me fais pitié, mon enfant, tu me fais pitié.

ARLEQUIN *riant.*

Je vous fais pitié, ah, ha, ah! les Maltotiers ne sont pourtant gueres pitoyables; pourquoi donc est-ce que je vous fais pitié!

MIDAS.

Peux-tu être si joyeux étant aussi malheureux que tu es!

ARLEQUIN *riant.*

Moi, je suis malheureux! Ha ha ha!

MIDAS.

Sans doute.

ARLEQUIN *riant.*

Ha, ha, ha, vous me faites crever de rire.

MIDAS.

Que je plains ton aveuglement! quoi

tu ne vois pas que tu menes une vie miſérable ?

ARLEQUIN *riant.*

Une vie miſérable, ah, ah ! le Diable m'emporte ſi je l'aurois jamais crû ; je dors bien, je mange bien, je bois bien, je ne crains rien, je ne ſouhaite rien ; & vous appellez cela une vie miſérable ! ah, ah, ah, voilà pourtant un bon malheur : voyons donc votre bonheur à vous !

MIDAS.

Quelle comparaiſon ! je ſuis riche, moi, j'ai de belles terres qui me rapportent dequoi vivre.

ARLEQUIN.

C'eſt être riche cela !

MIDAS.

En ton avis !

ARLEQUIN *riant.*

Je ſuis donc riche auſſi moi : ah ah ah !

MIDAS.

Toi riche ! hé tu te mocques !

ARLEQUIN.

Et vraiment oui, je le ſuis : n'ai-je pas mon petit jardin qui me rapporte auſſi dequoi vivre ! il a nourri tous mes peres, il me nourrira tout de même, je ſuis ſi content de l'avoir.

MIDAS.

Saches, mon cher Arlequin, que la plus petite de mes terres vaut vingt jardins comme le tien.

ARLEQUIN.

Qu'eſt-ce que cela me feroit quand mon jardin ſeroit auſſi grand que tout le monde ! il m'auroit peut-être coûté à avoir beaucoup de peine, ou quelque mauvaiſe action.

MIDAS *à part.*

Qu'entend-t'il par là ! voudroit-il dire..

ARLEQUIN.

Et puis en ſerois-je plus grand, plus beau, plus joyeux, en mangerois-je davantage ! non ; ſi petit qu'il eſt il en nourriroit encore deux avec moi : mais vous comment faites-vous donc ? vous êtes donc bien gourmand pour manger tant de terres ! en bonne cauſe que vous êtes tous les jours quatre heures à table, petit comme vous êtes, où mettez-vous donc tout cela !

MIDAS.

Tout ce que mes terres me rapportent n'eſt pas pour ma table ; j'en réſerve une partie pour mes plaiſirs, une autre pour...

ARLEQUIN.

Pour vos plaiſirs ! ha ha ha, vous

achetez donc vos plaiſirs ! ha ha ha. Les miens ne me coûtent rien, & ſi du matin au ſoir je chante, je ris, je ſaute.

MIDAS *à part.*

Je n'en aurai point de raiſon de ce côté là.

ARLEQUIN.

C'eſt encore un heritage que j'ai reçu de mes peres que ma bonne humeur .... je me marierai demain avec Chloé, & ſitôt que j'aurai des enfans, je leur ferai part de cet heritage-là, vous les entendrez chanter, je vous en répons.

MIDAS.

bas. Ah, je ſuis perdu ! mais changeons de batterie .... *haut.* Viens, mon cher Arlequin, je veux faire quelque choſe de toi, viens demeurer chez moi.

ARLEQUIN.

Et pourquoi faire !

MIDAS.

Je te donnerai une place parmi mes Commis.

ARLEQUIN.

Qu'eſt-ce que vos Commis ! ah ! ſont-ce ces gens qui ſont toute la journée attachez devant une table, & qui diſent toûjours, cinq & cinq ſont dix.

MIDAS.

Juſtement.

ARLEQUIN.

Oh, je ne veux point de ces galeres-là.

MIDAS.

Quoi tu trouves cela plus fatiguant que de labourer ton jardin du matin au ſoir ?

ARLEQUIN.

Oui, car en travaillant je ſonge toujours à ma chere Chloé, & je chante.

MIDAS.

Arlequin tu ne ſçais pas ce que tu refuſes : le parti que je te propoſe eſt le chemin le plus court pour devenir grand Seigneur.

ARLEQUIN.

Grand Seigneur ? vos Commis ſont donc aprentifs grands Seigneurs ?

MIDAS.

Sans conteſtation.

ARLEQUIN.

Cet apprentiſſage-là eſt-il bien long & bien difficile ?

MIDAS.

Non, en peu de tems on y parvient ; il n'eſt même pas neceſſaire d'avoir de l'eſprit, il ne faut qu'une conſcience aiſée.

ARLEQUIN.

Vous êtes grand Seigneur, vous ?

MIDAS.

Oui.

ARLEQUIN *riant*.

Vous autres grands Seigneurs vous avez des mines bien bouffones. Dites-moi, qu'eſt-ce que le métier de grand Seigneur ?

MIDAS.

Peſte de l'homme ! ce n'eſt pas un métier, c'eſt une qualité.

ARLEQUIN.

Une qualité . . . & comment fait-on pour la faire !

MIDAS.

Quel galimatias ! il ne faut rien faire.

ARLEQUIN.

Rien du tout !

MIDAS.

Non, (*à part*) j'aimerois mieux parler à une ſtatue.

ARLEQUIN.

Cela eſt donc bien ennuyeux d'être toujours comme cela (*il ouvre la bouche ſans parler, & équarquille les mains.*) Oh, je ne gagnerois pas ma vie à cette qualité là, je ne pourrois jamais la faire ; j'aime à aller, à venir & à faire toujours quelque choſe, moi : mais les grands Seigneurs vivent-ils plus long-tems que les autres ?

MIDAS.

Mais...non. (*à part.*) Quelle diable de queſtion !

ARLEQUIN.

A quoi ſert donc cette grande Seigneurie ! j'aime tout autant reſter jardinier comme je ſuis.

MIDAS.

Mais quand nous avons la moindre maladie....

ARLEQUIN.

Maladie ! ah, il faut que ce ſoit votre gourmandiſe, les plaiſirs que vous achetez, & votre fainéantiſe qui vous apportent des maladies, car mes peres ni moi n'en avons jamais eu : Eh bien quand vous avez de vos maladies, que faites-vous donc !

MIDAS.

Tout d'un coup des Médecins de toutes les couleurs.

ARLEQUIN.

Ah, les Médecins ! ce nom-là m'a fait grande peur : c'eſt apparemment une groſſe maladie, on en meurt, n'eſt-ce pas ?

MIDAS.

Et non & non, les Médecins ſont....

ARLEQUIN.

C'eſt donc là votre vie heureuſe, à vous, de manger plus que trente autres, d'être un fainéant, d'avoir des mala-

dies & des Médecins ! ah, ah, ah.

MIDAS.

Mais....

ARLEQUIN.

Adieu, adieu, je ſuis bien ſot d'écouter tous vos contes, vous me faites perdre mon tems : pendant que je ſuis à entendre vos raiſonnemens, je ne me divertis pas ; adieu, gardez votre bonheur pour vous, j'aime mieux mon malheur à moi : (*bas.*) Allons trouver Trivelin dans le Cabaret. (*il s'en va en chantant.*)

MIDAS *ſeul.*

Que ce drole-là eſt heureux ! maudite ambition ! maudite ſoif de l'or, pourquoi m'avez vous tiré de l'heureuſe obſcurité où je ſuis né ! je goûterois tous les jours, comme cet homme, mille plaiſirs innocens, & je paſſerois les nuits ſans troubles & ſans inquiétudes : Oh Plutus reprenez les richeſſes que vous m'avez données, ou faites m'en jouir plus tranquillement.

SCEGE VI.

MIDAS, SA FEMME, PAMPHILE.

Madame MIDAS,

A Moi ici, Dave, Silvain, Soſie, que l'on coure après Arlequin, & qu'on me l'aſſomme. (*à ſon mari.*) Comment, Monſieur, vous êtes-là les bras croiſez, & vous ne m'avez pas défait de ce miſérable qui trouble tous les jours mon repos !

MIDAS.

Et que vouliez-vous que je lui fiſſe, ma chere femme !

Madame MIDAS.

Ce que je voulois qu'il lui fît ! hélas ! il falloit le carreſſer, le remercier, le récompenſer de la bonté qu'il a de venir tous les jours m'éveiller, & me fendre la tête de ſes chanſons ; il falloit le prier de me continuer une pareille aubade. Cela vous divertit apparemment !

PAMPHILE.

Mais, ma mere....

Madame

Madame MIDAS.

Taiſez-vous, vous: j'enrage de voir que malgré toutes les peines que je me ſuis donnée pour faire de vous un joli homme, vous ne ſoyez qu'un ſot comme votre pere.

MIDAS.

Quelle femme!

PAMPHILE.

Mais avec votre permiſſion, ma mere....

Madame MIDAS.

Allez, allez, laiſſez-nous, allez auprès de votre Floriſe, c'eſt tout ce que vous ſçavez faire; dépêchez-vous de l'épouſer, & de retourner à votre Régiment: allez donc, vous dis-je, j'ai bien affaire de votre figure ici. (*Phamphile ſort*) Que je ſuis malheureuſe avec de la beauté, quelque jeuneſſe, de l'eſprit & des ſentimens, d'être l'épouſe d'un homme fait comme cela. Soſie, Soſie!

SOSIE *en dedans.*

Madame.

Madame MIDAS.

Viendras-tu, petit coquin?

SOSIE.

Me voilà, Madame.

Madame MIDAS.

Vite, va me chercher le Juge du quartier, qu'il vienne, qu'il accoure.

MIDAS.

Le Juge du quartier, ma mie!

Madame MIDAS.

Oui, le Juge du quartier.

MIDAS.

Et pourquoi faire, s'il vous plaît!

Madame MIDAS.

Pour me faire faire juſtice, puiſque vous n'avez pas l'eſprit de me la rendre vous-même: je veux qu'on m'enferme Arlequin.

MIDAS.

Vous n'y ſongez pas, le cas n'eſt pas aſſez grave.

Madame MIDAS.

Comment, merci de ma vie, n'eſt-ce donc rien à votre avis, que d'éveiller tous les jours une femme comme moi! je ſuis obligée de courir le Bal & les Aſſemblées tant que la nuit dure; quand voulez-vous donc que je repoſe, s'il m'eſt impoſſible de le faire le long de la journée, ſuis-je de fer! c'eſt trop peu que de l'enfermer, je veux le faire pendre, le traître qu'il eſt, toutes les femmes d'Athenes me prêteront main forte; comme elles menent la

même vie que moi, elles ſont intereſſées dans cette affaire ; de plus j'ai deux jeunes Sénateurs à qui tous les ſoirs je fais la leçon à ma toilette, je ſuis ſure de leurs ſuffrages. (*à Soſie.*) Quoi, tu n'es pas encore parti !

SCENE VII.

PLUTUS, MIDAS, SA FEMME, SUITE DE PLUTUS.

PLUTUS (*à Soſie.*)

ARrête. (*à Midas.*) Et vous reconnoiſſez Plutus, qui vous a comblez de biens, & qui vient encore travailler à votre tranquilité.

MIDAS.

Ah, Seigneur !

Madame MIDAS.

L'injure étoit trop criante, & je ſçavois bien que les Dieux étoient trop galans pour ſouffrir plus long-tems une femme comme moi expoſée aux inſultes d'un miſérable.

PLUTUS.

Rentrez chez vous, l'ennemi de votre

repos s'avance, je l'entens, & je vais vous en venger dans le moment.

Madame MIDAS.

De grace, Seigneur Plutus, ne lui faites point de quartier.

SCENE VIII.

PLUTUS, ARLEQUIN. SUITE, &c.

PLUTUS *bas.*

LE voilà, il faut jouer d'adresse.

ARLEQUIN *entre en chantant.*

La la la... Trivelin n'est pas venu dans le Cabaret, j'ai bû un coup tout seul, & je m'en vais travailler dans mon jardin en attendant que Chloé y vienne; *les violons jouent un Prélude.* Des violons! des violons!

PLUTUS.

Viens, Arlequin, viens te divertir avec nous.

ARLEQUIN.

Très-volontiers, je le veux bien; mais qui êtes-vous? *à part.* la drole de figure!

PLUTUS.

Je ſuis un Dieu.

ARLEQUIN.

Etes-vous Jupiter !

PLUTUS.

Non, je ſuis Plutus le Dieu des Richeſſes.

ARLEQUIN.

Le Diable m'emporte ſi je vous connoiſſois.

PLUTUS.

Je le crois bien.

ARLEQUIN.

à part. J'aime ce Dieu, il eſt de bonne humeur. *haut*, Y a-t-il long-tems que vous êtes Dieu !

PLUTUS.

Oui, mais cependant je ſuis une Divinité plus moderne que les autres.

ARLEQUIN.

Ne ſeriez-vous point un Dieu venu dans une nuit comme un champignon !

PLUTUS.

Quoique je ſois le plus moderne des Dieux, cela n'empêche pas que je ne ſois celui qui reçoit le plus de vœux des mortels ; autrefois les Temples des Dieux étoient remplis d'hommes qui leur demandoient la probité, la force, la con-

ſtance, la ſcience ; les femmes venoient leur demander la chaſteté, la modeſtie, l'amour pour leurs maris, l'attachement pour leur ménage, la ſincerité : on y voyoit ruiſſeler le ſang des victimes qu'on leur immoloit ; mais depuis que j'ai eu des Titres de Divinité, il y a bien eu du changement ; l'herbe croît ſur leurs Autels, & tandis que je ſuis tout enfumé d'encens, j'ai le plaiſir de voir qu'on n'en brûle preſque pas un grain en leur honneur.

ARLEQUIN.

Mais comment diable ont-ils été aſſez ſots pour recevoir parmi eux une fine mouche qui leur eſcroque toutes leurs pratiques.

PLUTUS.

A te dire le vrai, mon cher Arlequin, la choſe n'a pas été bien facile : le Deſtin étoit mon juge, & j'avois contre moi tous les Dieux, mais j'avois toutes les Déeſſes dans ma manche : tu vois par-là que j'ai toujours eu le droit de plaire au beau ſexe. Venus ſe mit à leur tête, & quand on eſt riche, & qu'on a de pareilles ſolliciteuſes, on a toujours bon droit.

ARLEQUIN.

Oh ! il n'y a point moyen de tenir con-

tre ces Avocats-là, il ont de certaines petites mines ſi appetiſſantes.

PLUTUS.

Bien plus, Jupiter devint amoureux de la belle Danaë, & comme il avoit beſoin de moi pour s'inſinuer dans la Tour d'airain où cette Princeſſe étoit enfermée, il prit mon parti, & y entraîna avec lui Mercure & l'Amour; ce dernier s'en eſt bien mordu les pouces depuis.

ARLEQUIN.

L'Amour! Et pourquoi donc!

PLUTUS.

Avant que je fuſſe Dieu, ce n'étoit que par une conſtance ennuyeuſe & par une tendreſſe infinie qu'un Amant touchoit le cœur de ſa Maîtreſſe.

ARLEQUIN.

Et à préſent donc!

PLUTUS.

A préſent, ha ha ha: tiens, on fait l'amour comme quand on veut prendre une maiſon à loyer; on lit l'écriteau, on y entre, on dit cette maiſon-là eſt drole, je crois que je m'y plairai; on ſe débat du prix, on en convient, on paſſe le bail, on s'y loge, & dès le lendemain on voudroit en déménager.

ARLEQUIN.

C'eſt que quand on vient pour louer cette maiſon, il y a de beaux meubles, de belles tapiſſeries qui en cachent tous les défauts ; mais quand on s'y loge, il n'y a plus que les quatre murailles, & pour lors on voit que le dedans ne vaut rien.

PLUTUS.

Revenons à mon hiſtoire : Quand j'eus Jupiter de mon côté, le Deſtin prononça un Arrêt en ma faveur, & je n'eus plus pour adverſaires que Mars le Dieu des Guerriers, & Apollon le Dieu des Poëtes. Mars faiſoit le diable à quatre dans le ciel, il me menaçoit de me faire ſauter par les fenêtres, Apollon fit une Satyre contre moi, où il diſoit que j'étois un miſérable fils de la Terre, ſans éducation, ſans eſprit, ſans délicateſſe.

ARLEQUIN.

Etes-vous racommodé avec eux !

PLUTUS.

Non, notre inimitié ſera éternelle : Mars ne s'en ſoucie gueres ; quand ce Dieu va faire quelque campagne, Vénus a ſoin de ſon équipage ; d'ailleurs il a le privilege de ne point payer ſes dettes : mais Apollon en enrage bien, il a fait pluſieurs tentatives pour faire ſa paix avec moi,

moi, il a composé des vers en mon honneur, mais comme je n'entends rien à tous ces rogatons-là, je l'ai laissé chanter, tant qu'enfin las de se morfondre dans mon antichambre, il s'est remis de plus belle à déclamer contre moi, jusqu'à dire que j'étois la source de tous les maux.

ARLEQUIN.

A qui en a ce belître là, de mal parler d'un Dieu qui est si bon diable !

PLUTUS.

Va, Arlequin, laisse le dire, il est assez puni d'être brouillé avec moi : tout ce qu'il dira ne me fera pas grand tort ; les mortels ont trop appris à connoître ce que je vaux.

ARLEQUIN.

A propos, Seigneur Plutus, dans quel pays sont donc vos Temples ?

PLUTUS.

Je laisse aux autres Dieux ces magnifiques Edifices que tu vois ; pour moi l'Univers est mon Temple : j'ai des Autels dans les cœurs de la plûpart des hommes, j'en ai dans celui de la Coquette, dans celui du Magistrat, dans celui du Financier ; que sçais-je, peut-être, dans celui du Philosophe. Ça, mon cher Arlequin, je veux que tu sois un de mes adorateurs ;

(*Plutus donne à Arlequin une urne dorée*)
tiens, voilà un tréſor que je te donne.

ARLEQUIN *avec étonnement.*

Oh la belle choſe! comment l'appellez-vous!

PLUTUS.

Un tréſor.

ARLEQUIN.

Un tréſor... Le beau nom! A quoi cela eſt-il bon!

PLUTUS.

A toutes choſes; que j'en donne autant au premier faquin, j'en fais un homme d'importance; d'un miſérable, j'en fais un honnête homme; d'un ſtupide, j'en fais un bel eſprit.

ARLEQUIN.

Qu'eſt-ce qu'un bel eſprit!

PLUTUS.

Un bel eſprit.... C'eſt un homme qui fait des Livres.

ARLEQUIN.

Ah que je ſerai aiſe d'en faire auſſi: je ferai de ſi beaux Almanacs, ils ne ſeront pas comme ceux qu'on vend; ces ignorans-là apportent toujours de la pluye, oh bien moi je n'y mettrai que du beau tems, & je ferai faire ſi chaud pendant l'hyver, qu'on s'ira baigner.

PLUTUS.

Qu'eſt-ce qu'un homme à qui je ne donne point de mes faveurs ! un miſérable, un....

ARLEQUIN.

J'étois donc comme cela, moi !

PLUTUS.

Sans doute.

ARLEQUIN.

Oh l'honnête homme de Dieu ! que je vous ſuis obligé de m'ôter tous ces vices-là... A propos, je vous prie de ma nôce.

PLUTUS.

De ta nôce ! & qui eſt-ce que tu épouſes !

ARLEQUIN.

Chloé, un charmant petit minois qui demeure-là.

PLUTUS.

Y ſonges-tu, mon cher Arlequin, d'épouſer une fille qui n'a point de bien ! je ne ſouffrirai jamais cela, il te faut une Maîtreſſe riche.

ARLEQUIN.

Oh ! mais j'aime bien Chloé, & nous

étions tous deux petits comme cela, que nous nous aimions déja.

PLUTUS.

Tu te mocques : apprens qu'un galant homme quand il ſe marie, ne conſulte que ſon interêt, ſans s'embaraſſer de l'Amour.

ARLEQUIN.

Oh oui, mais j'ai juré que j'aimerois toujours Chloé, & que je l'épouſerois.

PLUTUS *riant.*

Que tu es ſimple avec tes ſcrupules ! va, les ſermens amoureux n'obligent à rien.

ARLEQUIN.

Vous avez beau dire, j'aime trop Chloé, je ne veux jamais la quitter.

PLUTUS.

Je ſçaurai bientôt de tes nouvelles là-deſſus : mais j'ai encore une choſe à te dire.

ARLEQUIN.

Dites.

PLUTUS.

J'ai de deux ſortes d'adorateurs : les uns ne m'aiment que par rapport aux plaiſirs & aux honneurs que mes faveurs leur pro-

curent. Ils ſont toujours prêts à les répandre à droit & à gauche, ils appellent cela grandeur d'ame.

ARLEQUIN.

Ce ſont des ingrats, n'eſt-ce pas !

PLUTUS.

Aſſurément : mais j'ai auſſi de bonnes ames zelées pour mon culte, qui ne m'aiment que par rapport à moi ; ils ne ſont pas plus ſatisfaits que quand ils contemplent dans leur coffre-fort mes bienfaits ; pour les conſerver, il n'eſt ni ſermens, ni parjures, ni crimes qui leur coûtent ; & plûtôt que de perdre la moindre de mes bonnes graces, ils ſe laiſſeroient égorger & mourir de faim. C'eſt à toi, mon cher Arlequin, à voir ſi tu veux, en imitant ces derniers, gagner de plus en plus ma bienveillance.

ARLEQUIN.

Oui, oui. *bas*, je vais enterrer cela dans mon jardin ; ne le dites pas au moins.

PLUTUS.

Ne crains rien, (*à ſa ſuite*, allons mes enfans, divertiſſez Arlequin.

ARLEQUIN.

Oui, divertiſſez-moi.

On danſe.

Deux Suivans de Plutus chantent enſemble.

HEureux Arlequin,
Que ton deſtin
Eſt digne d'envie !
Plutus prévient tes déſirs,
Tu vas voir couler ta vie
De plaiſirs en plaiſirs.

Une voix.

Quand Plutus nous aime,
Que notre ſort eſt doux !
Tous les Dieux juſqu'à l'Amour même
Sont pour nous.
Heureux Arlequin, &c. *On danſe.*

Tous les deux.

VAUDEVILLE.

L'Amour n'eſt plus comme au vieux tems,
Un Roman de longue lecture.
Souvent dix Tomes rebutans
Ne concluoient pas l'avanture ;
Mais à l'uſage des Traitans
Plutus l'a réduit en brochure.
Turelure lure, ton ton ton, &c.

PLUTUS.

Dans l'Univers tout ſuit mes loix,

Je tourne à mon gré la Nature,
Pour ayeux je donne des Rois,
A la plus abjecte Roture;
De Themis je regle la voix,
Pour favoriſer l'impoſture.
Turelure, &c.

ARLEQUIN.

Vieilles qui voulez plaire encor,
Malgré votre antique figure,
Choiſiſſez-moi, c'eſt un tréſor,
Qu'un nigaut de mon encolûre;
Mais commencez par parler d'or,
Sans cela point d'amour, j'en jure.
Turelure lure, &c.

PLUTUS.

Adieu Arlequin : ſi tu m'es fidéle, tu recevras bientôt de moi de nouveaux bienfaits.

ARLEQUIN.

Serviteur, Monſieur Plutus... Ah! mon cher tréſor que je ſuis aiſe de t'avoir; mais pourtant je ſuis fâché d'avoir dit à Plutus que j'allois le mettre dans mon jardin, s'il alloit venir lui-même me le prendre! Je ſçai bien ce que je vais faire, je vas l'enterrer dans ma cave. Ah! mon joli tréſor!

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

PAMPHILE, FLORISE, TRIVELIN.

PAMPHILE.

NOn, belle Floriſe, je ne ſçaurois vous exprimer les tourmens que l'abſence m'a fait ſouffrir.

FLORISE.

Pamphile, les peines que j'ai reſſenties me font aiſément juger des vôtres.

PAMPHILE.

Que Trivelin vous diſe l'état où j'étois.

TIVELIN.

Cela eſt vrai, Mademoiſelle; on prenoit mon Maître pour un fou.

PAMPHILE.

Tais-toi, impertinent. Qu'il eſt cruel à un Amant bien épris de ſe voir loin de ce qu'il aime; il n'étoit pour moi ni plaiſirs, ni repos.

TRIVELIN.

Oh pour cela j'en ſuis témoin ; toutes les Dames de la Garniſon étoient folles de mon Maître. Si vous ſçaviez les petites mines & les petites façons qu'elles faiſoient pour l'accrocher : mais malgré tout cela il n'a pas ſeulement daigné les regarder. J'en enrageois aſſez, car elles avoient de jolies ſoubrettes qui mouroient d'envie de m'en conter.

PAMPHILE.

J'attens qu'il plaiſe à Monſieur Trivelin de me laiſſer parler.

TRIVELIN.

Voilà le grand-merci, on plaide ſa cauſe....

PAMPHILE

Encore..... Que deviendrois-je, charmante Floriſe, ſi j'étois encore obligé de m'éloigner de vous !

FLORISE.

Ne me parlez point de cette ſéparation, Pamphile, j'y entrevois des chagrins qui m'ôtent tout le plaiſir que j'ai de vous voir ; mais enfin que prétendez-vous faire !

PAMPHILE.

Vous demander à votre pere, le preſſer, le conjurer de couronner mon amour....

Qu'avez-vous ! vous me ſemblez interdite : que faut-il que je penſe, ma réſolution vous déplairoit-elle, ne m'aimeriez-vous plus?

FLORISE.

Ah Pamphile ! que vous connoiſſez mal mon cœur, de le croire capable de changer pour vous : non je ſuis toujours la même . . Mais . . . .

TRIVELIN *à part.*

Voilà un mais qui nous jouera quelque mauvais tour.

PAMPHILE.

De grace, achevez, cette incertitude m'accable.

FLORISE.

Je crains que mon pere n'y donne pas les mains ſi facilement.

PAMPHILE.

Que vous m'allarmez, adorable Floriſe ! votre pere vous auroit-il dit quelque choſe ! Sur quoi fondez-vous vos ſoupçons ! Parlez, qu'avez-vous apperçû !

FLORISE.

Peut-être je m'effraye ſans ſujet, mais je trouve que mon pere depuis quelque tems eſt devenu réveur, il affecte de ne me plus parler de vous. Ah Pamphile !

s'il m'alloit défendre de vous voir.

PAMPHILE.

Y pourriez-vous consentir !

FLORISE.

Que voudriez-vous que je fisse !

PAMPHILE.

Au moins promettez-moi, belle Florise, que votre cœur sera toujours à moi.

FLORISE.

Remenez-moi au logis, Pamphile, peut-être serons-nous plus heureux que nous ne l'esperons.

PAMPHILE.

Allons, ensuite je chercherai votre pere ; je lui étalerai toute ma tendresse, je ferai agir auprès de lui mes prieres & mes larmes, je n'épargnerai rien pour me le rendre favorable ; heureux, belle Florise, si avec tout cela j'étois assuré de vous obtenir. *Ils sortent.*

TRIVELIN.

Les voilà bien embaraſſez... Allons voir si Arlequin seroit d'humeur de venir boire un coup : je n'ai pas pû l'aller joindre tantôt comme je lui avois promis... mais le voici...

SCENE II.

ARLEQUIN, TRIVELIN.

Arlequin ſort de ſa maiſon qu'il ferme ſoigneuſement, & vient triſtement ſur le Theâtre le chapeau ſur ſes yeux.

ARLEQUIN.

OUf.

TRIVELIN *courant à lui.*

Ah! Arlequin, mon ami.

ARLEQUIN *bruſquement.*

Qu'eſt-ce que ce gros animal-là! tu as bien le cœur en joye.

TRIVELIN.

Comment!

ARLEQUIN.

Paſſe ton chemin; ce brutal-là...

TRIVELIN.

Je viens pour boire avec toi.

ARLEQUIN.

Je n'ai pas ſoif, moi.

TRIVELIN.

Je ſçai pourtant où il y a de bon vin.

ARLEQUIN.

Je ne bois plus que de l'eau.

TRIVELIN.

Si tu en avois goûté ....

ARLEQUIN.

Tu feras bien de l'aller boire, & de me laiſſer en repos.

TRIVELIN.

Quelle mouche t'a donc piqué! toi qui étois toujours de ſi bonne humeur?

ARLEQUIN.

Je veux être comme il me plaît, moi: c'eſt ma volonté, qu'as-tu à dire à cela!

PAMPHILE.

Tu te faches, tant pis pour toi, tu te défâcheras à ton aiſe.

ARLEQUIN *ſeul.*

Ces droles-là... il ſemble qu'on ſoit toujours obligé d'aller boire avec eux, & qu'on n'ait rien à faire & à ſonger que cela: je me ſoucie bien de ſon vin; il ſeroit bien aiſe de me tenir dans le Cabaret, bois, Arlequin, ah le bon vin! à ta ſanté, à tes amours, de tout mon cœur, reveille-toi... il m'enivreroit comme cela, & puis il viendroit prendre ce que j'ai.

SCENE III.

ARLEQUIN, CHLOE'.

CHLOE'.

ET vîte, mon cher Arlequin, & vîte.

ARLEQUIN.

Hé bien, hé bien, (*bas*) voilà déja l'autre, on ne peut pas être un moment en repos.

CHLOE'.

Il y a une heure que je te cherche, mon enfant, j'ai couru à ton jardin; mais je ne t'y ai point trouvé : Eſt-ce que tu n'y as pas encore été travailler?

ARLEQUIN *froidement.*

Non.

CHLOE'.

Viens vîte avec moi.

ARLEQUIN.

Où?

CHLOE'.

Chez Galatée; c'eſt aujourd'hui le jour de ſa naiſſance, il y a des violons, on y danſe, & nous y danſerons auſſi; allons, viens donc... Eſt-ce que cela ne te fait pas de plaiſir?

ARLEQUIN.

Vas-y ſi tu veux... pour moi je n'ai pas envie de danſer.

CHLOE'.

Qu'as-tu donc !

ARLEQUIN *boitant.*

Je ſuis boiteux.

CHLOE'.

Tu es boiteux ! le pauvre Arlequin ! va mon ami ce ne ſera rien... viens, tu chanteras.

ARLEQUIN *parlant enrumé.*

Je ſuis enrumé.

CHLOE'.

Tu es enrumé ? J'en ſuis bien fâchée, Arlequin.... Viens toujours, tu verras les autres, cela te réjouira.

ARLEQUIN.

Je n'ai pas le tems, adieu.

CHLOE' *le retenant.*

Quoi tu me quittes déja, mon cher Arlequin ? eſt-ce que tu ne me vois pas ! je ſuis ta chere Chloé.

ARLEQUIN.

Si fait... ſi fait.... diantre...

CHLOE'.

As-tu bien le courage de t'en aller comme cela ſans me dire un ſeul mot !

ARLEQUIN *bruſquement.*

Hé que diable veux-tu que je te diſe !

CHLOE'.

Ce que tu as coûtume de me dire ; ce que tu me diſois encore ce matin, que tu me trouves belle, que tu m'aimes bien, & que tu m'aimeras toute ta vie.

ARLEQUIN.

Je te l'ai dit deux mille fois, je ne ſçaurois toûjours recommencer la même chanſon.

CHLOE'.

Redis-le moi encore, mon cher Arlequin, je ſuis ſi charmée qu'and j'entends cela de ta bouche : de ſi douces paroles ſont toûjours nouvelles quand elles ſont dites par ce qu'on aime .... Allons donc je t'en prie, fais-moi ce petit plaiſir.

ARLEQUIN.

Hé bien oüi, & bien oüi, Chloé, tu es belle, & je t'aime toûjours : voilà qui eſt fait, es-tu contente à préſent !

CHLOE'.

Tu as quelque chagrin, mon cher Arlequin ; qu'eſt-ce qui t'a fait de la peine ? ouvre ton cœur à ta chere Chloé, tu trouveras dans le ſien toute ſorte de conſolation : tu ſçais combien tout ce qui te touche

touche m'eſt ſenſible ; allons Arlequin, de grace, confie-moi le ſujet de ton inquiétude !

ARLEQUIN *impatiemment.*

Ah !.... va Chloé, va, laiſſe, laiſſe-moi, je te dirai cela une autre fois, j'ai quelque choſe en tête.... tu me fatigues....

CHLOÉ.

Je m'en vais, Arlequin, je vois bien que je t'incommode, tu voudrois que je fuſſe bien loin ; adieu, je reviendrai tantôt te voir... Dis-moi donc adieu, Arlequin.

ARLEQUIN.

Adieu, Chloé, adieu, adieu.

CHLOÉ *à part.*

Que je ſuis malheureuſe de voir comme cela Arlequin ! lui aurois-je fait quelque peine ſans le ſçavoir !

SCENE IV.

ARLEQUIN *ſeul.*

IRai-je travailler, ou bien n'irai-je pas ? que diable faut-il que je faſſe, cela eſt bien embaraſſant. Si j'y vas les voleurs

viendront qui m'emporteront mon tréſor : & puis, je ne ſuis plus en train de travailler, il vaut mieux que je reſte dans ma maiſon, oüi . . . mais auſſi il y a de ſottes gens dans cette Ville qui examinent tout ce qu'on fait, s'ils ne me voyent plus travailler ils ne manqueront pas de dire : ah ah, Arlequin ne cultive plus ſon jardin, c'étoit pourtant cela qui le nourriſſoit : comment fait-il donc pour vivre ! il faut qu'il ait un tréſor : (*hauſſant la voix*) vous en avez menti, entendez-vous ? il me ſemble que tout le monde l'a déja deviné : car on me regarde, & on m'ôte ſon chapeau dans les rues.

SCENE V.

CHRISANTE, ARLEQUIN.

CHRISANTE *à part pendant qu'Arlequin rêve.*

VOilà Arlequin : toutes les fois que je le vois je ſuis déchiré de mille remords. Il y a quinze ans qu'un de ſes oncles mourant en Afrique où j'étois pour lors, me confia pour ſon neveu Arlequin

d'aſſez gros biens qu'il y avoit amaſſés. Mais peu après le dérangement qui ſurvint dans mes affaires fit que je ne pus me réſoudre à m'en deſſaiſir ; auſſi depuis ce tems-là je ſens jour & nuit les reproches de ma conſcience. Pour les appaiſer le meilleur moyen eſt d'en faire mon gendre.... Serviteur, Arlequin.

ARLEQUIN. *à part avec étonnement.* Serviteur, Arlequin !..*haut.* Je ſuis le vôtre, Monſieur Chriſante.

CHRISANTE.

Comment vous portez-vous, mon ami ?

ARLEQUIN.

bas. Comment vous portez-vous, mon ami ! ah ! *haut.* Fort bien je n'ai pas le ſol.

CHRISANTE.

Je ſuis charmé de vous voir, que je vous embraſſe.

ARLEQUIN.

Haï, haï, haï.

CHRISANTE.

Eſt-ce que je vous fais mal ?

ARLEQUIN.

haut. Non. *bas.* Il m'embraſſe pour m'étrangler.

CHRISANTE.

Que dites-vous ?

ARLEQUIN.

Je dis que je ſuis pauvre, & que vous m'embraſſez.

CHRISANTE,

Allez, allez, ne vous mettez pas en peine, je vais faire une choſe pour vous... ça je gage que vous ne devineriez jamais ce qui m'amene ici.

ARLEQUIN *bas.*

Ah ! je le devine trop bien ; ce drole-là a le nez bon, il aura ſenti que j'ai un tréſor.

CHRISANTE.

Je vous ai toujours aimé.

ARLEQUIN *bas.*

Et moi je te haïs comme la peſte.

CHRISANTE.

Vous êtes ſi honnête homme...

ARLEQUIN.

Pardonnez-moi, je ſuis un miſérable.

CHRISANTE.

Si ſage.....

ARLEQUIN.

Cela n'eſt pas vrai.

CHRISANTE.

Si bon.....

ARLEQUIN.

Vous vous trompez, Monſieur Chriſante.

CHRISANTE.

Si...

ARLEQUIN *lui bouchant la bouche.*

Et non, non, non, vous dis-je! *bas.* Le diable d'homme; voilà des douceurs qui me coûteront bon.

CHRISANTE *bas.*

Sa ſimplicité eſt divertiſſante; *haut.* Ecoutez un inſtant, Arlequin, vous n'en ſerez pas fâché.

ARLEQUIN.

Qu'avez-vous à me dire?

CHRISANTE.

Je veux vous donner une femme.

ARLEQUIN.

Une femme! que vous ais-je fait, Monſieur Chriſante, pour me vouloir faire un ſi méchant préſent!

CHRISANTE.

Hé! la la, doucement. Vous ne ſçavez pas quelle eſt la femme que je veux vous donner; ça me connoiſſez-vous!

ARLEQUIN.

Oui. *bas* j'en enrage bien, de te connoître.

CHRISANTE.

Sçavez-vous quelles ſont mes facultez?

ARLEQUIN.

Vos facultez!

CHRISANTE.

Oui, mon bien!

ARLEQUIN.

On dit que vous en avez beaucoup; mais qu'eſt-ce que tout cela me fait à moi!

CHRISANTE.

Patience, patience: & ma fille la connoiſſez-vous! ain... une perſonne bien-faite, belle, la... qui me reſſemble.

ARLEQUIN.

Non, je n'ai jamais vû de belle fille qui vous reſſemble.

CHRISANTE.

Je vous la ferai voir tantôt.

ARLEQUIN.

Oh! je ne ſuis pas curieux de cette marchandiſe-là.

CHRISANTE.

C'eſt elle que je veux vous donner en mariage.

ARLEQUIN.

Votre fille, dites-vous!

CHRISLNTE.

Oüi, ma fille.

ARLEQUIN.

A moi !

CHRISANTE.

Et oüi, à vous, à vous, faut-il vous le dire cent fois !

ARLEQUIN.

Si vous voulez rire, je n'en ai pas envie, moi ; ne vous mocquez pas de moi comme cela, entendez-vous, parce que vous avez du bien.

CHRISANTE.

Moi me mocquer de vous, mon cher Arlequin, moi me mocquer de vous ! j'en ferois au déſeſpoir ; non, croyez-moi, je vous parle ſérieuſement, & du meilleur de mon cœur.

ARLEQUIN.

Si vous ne vous mocquez pas de moi, vous êtes donc fou de me la vouloir donner, à moi qui ſuis un pauvre diable. Songez-vous bien à qui vous parlez, Monſieur Chriſante ! je m'appelle Arlequin.

CHRISANTE.

Ma fille eſt aſſez riche pour elle & pour vous.

ARLEQUIN *à part.*

J'ai beau dire, mon cher tréſor, on te veut faire changer de maître.

CHRISANTE.

Je l'ai fait revenir de chez ſa tante où elle a été élevée, & je l'avois comme promiſe à un Officier de vos voiſins; mais j'ai ſongé depuis que ma fille ne ſeroit pas heureuſe avec lui: j'aime bien mieux qu'elle ait pour mari un honnête homme comme vous, qui m'ait obligation de ſa fortune.

ARLEQUIN.

Hé, Monſieur Chriſante, donnez votre fille à cet Officier, & ne faites pas la bétiſe de me la donner; ſongez que je n'ai rien.

CHRISANTE.

Vous êtes riche en vertus, cela me ſuffit, ma fille ſera trop heureuſe de vous avoir; vous donner à elle c'eſt lui donner un tréſor.

ARLEQUIN *criant & courant.*

Un tréſor! miſéricorde, miſéricorde, ah je ſuis perdu, je ſuis aſſaſſiné, je ſuis enterré.

CHRISANTE *bas.*

Il perd l'eſprit, je penſe, (*arrêtant Arlequin*) qu'avez-vous donc! qu'avez-vous donc!

ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Je n'en ai point, je n'en ai point... laiſſez-moi aller.

CHRISANTE.

Et de quoi n'avez-vous point ?

ARLEQUIN.

Non, je n'ai point de tréſor, cela n'eſt pas vrai.

CHRISANTE.

Qui vous dit que vous en ayez ?

ARLEQUIN.

C'eſt vous.

CHRISANTE.

Moi ! non. Je vous dis que vous êtes pour ma fille un tréſor, c'eſt-à-dire, que c'eſt le plus beau préſent que je lui puiſſe faire que de lui donner un homme de votre vertu.

ARLEQUIN.

Vous ne croyez donc pas que j'aye un autre tréſor !

CHRISANTE.

Non vraiment, ce n'eſt pas la ma penſée.

ARLEQUIN.

Jurez-en.

CHRISANTE.

Le diable m'emporte.

ARLEQUIN *bas.*

Le ſot animal que je ſuis !

CHRISANTE.

C'à ne conſentez-vous pas d'épouſer ma fille !

ARLEQUIN.

Vous me donnerez donc tout votre bien pour ma peine.

CHRISANTE.

Il ſera à vous un jour.

ARLEQUIN.

Je le veux donc bien, il faut s'y réſoudre.

CHRISANTE.

Si vous m'en croyez, vous l'épouſerez dans deux jours.

ARLEQUIN.

Comme vous voudrez ; *bas*, mais Chloé pourtant que dira-t-elle !

CHRISANTE.

Tenez, voilà cent écus dans cette bourſe, vous acheterez quelque choſe pour vos nôces.

ARLEQUIN.

Cent écus, oh ! . . . adieu, Monſieur Chriſante.

CHRISANTE.

Graces au ciel, le voilà réſolu d'être mon gendre.

ARLEQUIN *revenant.*

Ecoutez, écoutez, je n'ai pas de tréſor au moins.

CHRISANTE.

Hé je le ſçai bien, je le ſçai bien.

ARLEQUIN.

Souvenez-vous bien que je vous dis que je ſuis un gueux, que je n'ai rien, & qu'on m'étrangleroit plûtôt que d'arracher un liard de moi.

CHRISANTE.

Hé bien, je vous veux comme cela. J'oubliois à vous dire que je vous envoyerai tantôt mon Tailleur ; je veux que vous ayez un autre habit que celui-là.

ARLEQUIN.

Adieu, Monſieur Chriſante. *bas.* Allons retrouver mon cher tréſor.

CHRISANTE.

A tantôt, mon cher Arlequin. *ſeul.* Je me doute bien que le voiſinage jaſera ſur ce mariage ; mais pourvû que je mette ma conſcience en repos, je ne m'embaraſſe point des caquets. Il faut que je preſſe ces nôces pour profiter de l'abſence de Pamphile ; ſi je lui donnois le tems de revenir de ſa garniſon, il ne manqueroit pas de me remettre devant les yeux que

je lui avois comme engagé ma parole, au lieu que si l'affaire est faite, ce sera bien force à lui de se consoler, & de prendre parti ailleurs.

SCENE VI.

CHRISANTE, PAMPHILE.

PAMPHILE *à part.*

JE cherche par tout Monsieur Chrisante, sans pouvoir le rencontrer. *l'appercevant* Mais...

CHRISANTE *voyant Pamphile, à part.*

Qui Diable est-ce que je vois!... je pense....

PAMPHILE *à part.*

Le voilà....

CHRISANTE *à part.*

Par ma foi c'est lui-même.

PAMPHILE *à part.*

Je trembre à l'aborder.

CHRISANTE *à part.*

Comment lui faire ce compliment?

PAMPHILE *à part.*

Quels regards il jette de ce côté... hélas!

CHRISANTE *à part.*

Si je pouvois m'en aller chez moi ſans qu'il me vît. (*Il fait mine de s'en aller.*).

PAMPHILE *à part.*

Il cherche à m'éviter, tout m'annonce mon malheur : il n'importe, il faut que je ſçache à quoi m'en tenir. *Il le ſalue.*

CHRISANTE *bas.*

Peſte de la rencontre !

PAMPHILE.

Monſieur....

CHRISANTE.

Ah ! Monſieur, vous voilà à Athenes ? ma foi je vous croyois bien loin, & je ne vous attendois pas ſi-tôt ici.

PAMPHILE.

Le déſir que j'avois d'être auprès d'un homme tel que vous, pour qui je dois avoir..

CHRISANTE.

Monſieur.. *bas.* voilà un début qui me tue.

PAMPHILE.

Et je l'oſe dire auſſi, l'impatience de revoir un objet que j'adore....

CHRISANTE.

Ma fille ne mérite pas, Monſieur.. *bas.* La maudite converſation.

PAMPHILE.

Ah Monſieur, qui connoît mieux que moi ce qu'elle mérite! elle eſt ce que je trouve de plus aimable, & ce que j'ai de plus cher au monde: il faudroit autant m'ordonner de mourir, que de m'ordonner de m'en éloigner encore une fois.

CHRISANTE *à part.*

J'enrage: que diable avoit-il affaire de revenir ſi-tôt!

PAMPHILE.

Vous avez eu la bonté de me permettre de lui rendre des ſoins depuis ſix mois, oſerois-je encore attendre de vous celle de conclure un hymen où tendent tous mes vœux.

CHRISANTE *à part.*

L'y voilà, l'y voilà.

PAMPHILE.

Soyez aſſuré de ma part d'un reſpect & d'une reconnoiſſance éternelle.

CHRISANTE *bas.*

Il n'y a plus à reculer, il faut répondre.

PAMPHILE.

Que dois-je augurer de ce ſilence! hé-

CHRISANTE.

Vous faites trop d'honneur à ma fille, Monſieur... mais je ſuis fâché de vous dire que je ne ſçaurois vous l'accorder.. & que je ſuis obligé de la marier à un autre. *bas.* Courage.

PAMPHILE.

Ah, Monſieur, quel coup de foudre!

CHRISANTE.

Si je n'avois conſulté que votre mérite, votre bien, & peut-être l'inclination de ma fille, je n'aurois pas héſité un moment à vous la donner; mais.

PAMPHILE.

Qu'entens-je!

CHRISANTE.

J'ai des raiſons ſécrettes qui me forcent à prendre le parti que je prens; & vous ſerez perſuadé qu'elles ſont bien fortes, quand je vous aurai dit que le gendre que je me choiſis eſt un jardinier de vos voiſins, nommé Arlequin.

PAMPHILE.

Arlequin! puis-je croire, Monſieur, qu'un homme auſſi ſage que vous....

CHRISANTE.

La choſe eſt réſolue.

PAMPHILE.

De grace, ſi je ne puis vous toucher,

au moins ayez pitié de la charmante Floriſe, qu'un mariage ſi peu digne d'elle réduira au déſeſpoir.

CHRISANTE.

Mes raiſons la détermineront.

PAMPHILE.

Ah! ne l'eſperez pas; je connois ſon cœur; elle ne pourra jamais conſentir...

CHRISANTE.

Au ſurplus, Monſieur, c'eſt mon affaire, je ſuis ſon pere, c'eſt-à-dire le maître: je vous crois trop honnête homme pour la revoir après cela; je ſuis votre ſerviteur. *bas.* M'en voilà quitte, que je ſuis content de moi!

SCENE VII.

PAMPHILE, TRIVELIN.

PAMPHILE *à part.*

JE vous perds, charmante Floriſe... juſte ciel.... je ſuis au déſeſpoir... vous allez être l'épouſe d'Arlequin... un jardinier!

TRIVELIN *à part un papier à la main.*

Je le trouve bien à propos pour lui donner mon mémoire.

PAMPHILE *à part.*

Un gueux !

TRIVELIN *à part.*

A qui en a-t-il donc !

PAMPHILE *à part.*

Un misérable !

TRIVELIN *à part.*

On lui aura dit quelqu'une de mes fredaines.

PAMPHILE *à part.*

Je voudrois qu'on m'amenât ce coquin : dans la fureur où je suis . . . . .

TRIVELIN *à part.*

C'est fait de toi, pauvre Trivelin !

PAMPHILE *à part.*

J'aurois le plaisir de l'assommer . . . .

TRIVELIN *à part.*

De l'assommer . . . détallons, la place n'est pas tenable.

PAMPHILE *appercevant Trivelin.*

Trivelin !

TRIVELIN *tremblant.*

Monsieur ! . . Ah ! je suis mort.

PAMPHILE *vivement.*

Viens ça . . . viens ça donc maraud, hé bien approcheras-tu ? . . .

TRIVELIN.

Hé, Monsieur . . . vous voulez m'assommer.

PAMPHILE *le tirant.*

Viens donc, viens donc, marouſle, ... quel eſt ce papier ?

TRIVELIN.

Monſieur... c'eſt... ce n'eſt rien.

PAMPHILE.

Je veux le voir.

TRIVELIN.

C'eſt le mémoire de ce que j'ai déboursé pour vous ſur la route.

PAMPHILE *en colere.*

Eſt-il tems, bourreau, de m'apporter cela !

TRIVELIN.

Monſieur...

PAMPHILE *le prenant au collet.*

Tu mériterois, faquin....

TRIVELIN.

A l'aide, n'y a-t-il point quelque perſonne charitable qui vienne nous ſéparer !

PAMPHILE *en colere.*

Dans le tems que je ſuis le plus malheureux des hommes, quand Chriſante me refuſe ſa fille, & que j'ai la douleur de me voir préferer Arlequin ?

TRIVELIN.

Arlequin ! *bas.* Il extravague, je penſe.

PAMPHILE.

Oui, traître, on me le préfere ; il doit

épouſer ma chere Floriſe ; mais non, il ne vous épouſera pas, charmante perſonne : non, je cours vous délivrer du malheur qui vous menace, & me venger en même tems ſur ce miſérable, des mépris de votre pere.

TRIVELIN *l'arrêtant.*

Hé, Monſieur, qu'allez-vous faire ? vous n'y penſez pas.

PAMPHILE.

Retire-toi.

TRIVELIN.

Ne vaudroit-il pas mieux ſonger à empêcher ce mariage par quelque ſtratagême, au lieu d'en venir à de telles extrémitez !

PAMPHILE.

Non, laiſſe-moi, je ſuis incapable d'entendre aucune raiſon ; il faut....

SCENE VIII.

PAMPHILE, CHLOE', TRIVELIN.

TRIVELIN *appercevant Chloé qui paſſe.*

CHloé, Chloé !

CHLOE'.

Qu'eſt-ce donc, qu'eſt-ce donc ?

TRIVELIN.

Mon Maître veut tuer Arlequin.

CHLOE'.

Ah, Monſieur ! quel mal vous a fait ce pauvre garçon !

PAMPHILE.

Tous les maux imaginables ; il m'enleve Floriſe que j'aime plus que ma vie, il l'épouſe.

CHLOE'.

Il l'épouſe !... ah, Monſieur, ne croyez pas cela ; ce ſont des gens qui lui en veulent, qui vous auront fait ce rapport.

PAMPHILE.

Rien n'eſt plus certain ; Chriſante ſon pere vient de me dire que la choſe étoit conclue.

CHLOE'.

Eſt-il poſſible, Monſieur !

PAMPHILE.

Plût aux Dieux que cela fût moins vrai !

CHLOE' *à part.*

Pleure, malheureuſe Chloé, que vas-tu devenir ! voilà ton rêve funeſte expliqué.

PAMPHILE.

Vous aimez Arlequin, je le vois.

CHLOE' *soupirant.*

Hélas!

TRIVELIN *à part.*

La pauvre fille me fait pitié; si ce n'étoit pour un peu je l'épouserois, moi.

PAMPHILE.

Il est indigne de votre tendresse: je cours nous venger tous les deux.

CHLOE'.

Ah! Monsieur, arrêtez, je vous demande pardon pour lui.

PAMPHILE.

Vous êtes trop bonne...

CHLOE'.

Il m'aimoit, & il est impossible que je sois si-tôt effacée de son cœur; je vais le chercher, & je me flate que son indifference, sa dureté même ne pourra résister à mes larmes.

TRIVELIN.

Le voilà qui sort de sa maison.

PAMPHILE.

Je sens ma colere,...

CHLOE'.

Je vous en prie, Monsieur, laissez-moi avec lui.

PAMPHILE.

L'ingrat mérite-t'il que vous vous intereſſiez pour lui ?

CHLOE'.

De grace.

PAMPHILE.

Il faut faire ce que vous voulez. *Il ſort avec Trivelin.*

SCENE IX.

ARLEQUIN, CHLOE'.

ARLEQUIN *ſans voir Chloé.*

J'Ai ôté mon tréſor de ma cave, je viens de le mettre dans mon grenier, il ſera plus en ſureté. (*appercevant Chloé*) Ah ! c'eſt encore toi !

CHLOE'.

C'eſt encore toi ! ah mon cher Arlequin, eſt-ce toi qui me dis cela ! oui, tu vois, c'eſt toujours cette Chloé qui t'aime de tout ſon cœur ; pourquoi n'es-tu plus cet Arlequin qui avoit pour elle tant de tendreſſe ?

ARLEQUIN.

Ah ! nous y voilà ; tu vas encore recommencer tes raiſons de tantôt.

CHLOE'.

Hélas ! peux-tu vouloir que je me taiſe, quand ton inconſtance me met au déſeſpoir ! mon cher Arlequin, te voilà prêt d'épouſer Floriſe.

ARLEQUIN.

Floriſe !

CHLOE'.

Ne crois pas me le nier.

ARLEQUIN.

La fille de Monſieur Chriſante s'appelle Floriſe !

CHLOE'.

Tu ne le ſçais que trop !

ARLEQUIN.

Non, je ne ſçavois pas encore ſon nom ; je te ſuis bien obligé de me l'avoir appris : elle eſt bien riche. . . ain. . . .

CHLOE'.

Ta réſolution eſt donc priſe, tu vas donc être l'époux d'une fille que tu n'aimes pas, & que tu ne connois pas ſeulement, & moi, mon cher Arlequin, tu me laiſſes-là.

ARLEQUIN.

Ne te chagrine pas, tu viendras à ma nôce, il y aura tant de bonnes choſes, du fromage . . . des violons . . .

CHLOE'.

Moi, à ta nôce, mon cher Arlequin, moi, à ta nôce! je pourrois te voir en épouſer une autre à mes yeux, moi qui t'aime tant!

ARLEQUIN.

Si tu m'aimes tant, ne dois-tu pas être bien aiſe que je devienne riche, tu auras le plaiſir de me voir avec un bel habit paſſer devant ta porte comme cela, *il ſe quarre*, je te dirai, bon jour, ma mie; & toi, tu diras, j'ai eu l'honneur d'aimer ce joli Seigneur-là.

CHLOE'.

Que t'ai-je fait, mon cher Arlequin, pour me traiter avec tant de dureté! voilà donc ces nôces ſi prochaines dont ma mere me flattoit, & dont je me faiſois une ſi charmante idée! qu'il m'étoit doux de penſer que tu allois être à moi ſans réſerve, que je pourrois te voir ſans crainte & ſans inquiétude tous les momens de ma vie. Hélas! je devois bien plutôt me dire: inſenſée, que fais-tu! tu t'attaches à un ingrat que le premier vent fera changer.

ARLEQUIN *bas.*

Diantre auſſi, pourquoi eſt-elle ſi pauvre!

CHLOE'.

CHLOE'.

Tu m'abandonnes, mon cher Arlequin ! les richeſſes peuvent te faire oublier tous les ſermens que tu m'as faits de vivre & de mourir avec moi : peux-tu bien te réſoudre à ne plus voir celle que dès le berceau tu t'étois faite une ſi douce habitude d'aimer ! helas ! oui, t'y voilà déterminé, je vais te perdre pour toujours, ton cœur y conſent ſans peine.

ARLEQUIN.

Chloé, ne me dis point toutes ces choſes-là, tu me fais trop de pitié.

CHLOE'.

Courage, mon cher Arlequin, courage, laiſſe-toi attendrir : ton cœur veut revenir à moi, (*il ſoupire*) écoute les reproches qu'il te fait.

ARLEQUIN.

Cela eſt vrai, il me dit mille choſes, il me remue dans le corps : ce nigaud-là ne ſçait pas les raiſons que j'ai de te changer ; il s'imagine que pour ſe marier il ne faut avoir que de l'amour : bon ! il faut avoir beaucoup d'argent, ſans cela on n'eſt pas heureux dans le mariage.

CHLOE'.

Non, mon cher Arlequin, ce ne ſont point les richeſſes qui rendent le mariage

heureux ; c'eſt un parfait rapport de conditions, d'humeurs ; une complaiſance & une tendreſſe mutuelle qui en font toutes les douceurs : Rends moi ton cœur, mon cher Arlequin, rends-le à cette Chloé qui t'étoit hier ſi chere, rends-le à ces larmes que tu vois couler (*Arlequin ſe ſentant attendrir, tourne le dos à Chloé, afin qu'elle ne s'apperçoive point de ſon déſordre.*) Hélas ! il ne m'écoute pas, il ne daigne pas ſeulement tourner la vûe ſur moi ! va, cruel, Chloé ne te retient plus, va porter à ta Floriſe un amour que tu me dois ; va lui jurer une tendreſſe qui eſt née, & qui s'eſt accrue avec nous ; & afin que le don de ton cœur lui paroiſſe plus précieux, dis lui qu'il me tenoit lieu de tous les biens du monde, que je t'aimois plus que moi-même : va, ingrat, cours lui vanter ton infidelité.

ARLEQUIN *pleurant.*

Conſole-toi, Chloé, conſole-toi... & gagne beaucoup d'argent... quand Floriſe ſera morte.... je te prendrai.

CHLOE'.

Adieu, traître, adieu : je le vois bien, mes larmes & les remords que j'excite dans ton cœur ne t'attendriſſent point, ils me font haïr davantage. Adieu, ſi tu

veux vivre heureux, ingrat, tâche d'oublier juſqu'au nom de la malheureuſe Chloé. (*Elle s'en va deux pas & revient*) Adieu pour la derniere fois, mon cher Arlequin, tu ne me reverras jamais: tu apprendras bientôt que la douleur de te voir marié à une autre, m'aura fait mourir; mais on te dira auſſi qu'en mourant, j'aurai demandé pour toi aux Dieux tous les biens, tous les contentemens, & tous les plaiſirs que tu peux déſirer.

ARLEQUIN *ſeul pleurant.*

Haï... haï... haï.... Chloé... Chloé! elle n'y eſt plus, elle a bien fait de s'en aller, car je crois que je l'aurois repriſe... pour m'ôter cela de l'eſprit, allons acheter quelque choſe pour ma nôce... je ſonge que tout eſt bien cher; mais je ſuis un grand ſot, qu'ai-je affaire moi, parce que je me marie, de nourrir mille gens! non, non, il faut plûtôt porter ces cent écus avec mon tréſor.

SCENE X.

ARLEQUIN, UN TAILLEUR ET SON GARC'ON.

LE TAILLEUR *à son garçon.*

C'Eſt ici, frappons.

ARLEQUIN.

Aux voleurs, aux voleurs...

LE TAILLEUR

Monſieur, je ſuis un Maître Tailleur.

ARLEQUIN.

Aux voleurs, aux voleurs...

LE TAILLEUR

Et je vous dis, Monſieur, que je ſuis un Maître Tailleur.

ARLEQUIN.

Et ce grand benêt-là qui eſt derriere toi?

LE TAILLEUR

Monſieur, c'eſt mon garçon.

ARLEQUIN.

Que cherches-tu à cette porte!

LE TAILLEUR

Je ſuis envoyé de la part de Monſieur Chriſante, & je cherche Monſieur Arlequin.

ARLEQUIN.

Je le ſuis. Qu'eſt-ce que tu lui veux ?

LE TAILLEUR.

Ah Monſieur... je veux avoir l'honneur de vous faire un habit.

ARLEQUIN.

Sans me venir dire cela, tu n'avois qu'à le faire.

LE TAILLEUR.

Mais, Monſieur, je n'avois pas votre meſure.

ARLEQUIN.

Oh le grand ignorant ! tu n'as apparemment jamais fait d'habits pour perſonne, puiſqu'il te faut des meſures... prens-la grand ſot... hé bien... qu'attens-tu donc !

LE TAILLEUR.

J'attens, Monſieur, que vous ayez la bonté de me mener chez vous.

ARLEQUIN *avec emportement.*

De te mener chez moi !... ſçai-tu bien belître que je t'aſſommerai.

LE TAILLEUR.

Mais, Monſieur...

ARLEQUIN.

Mais, butord, je veux reſter là, moi.

LE TAILLEUR.

Mais, Monſieur, avec votre permiſ-

ſion, on ne prend point une meſure dans une rue.

ARLEQUIN.

Si tu ne veux pas la prendre dans la rue, va-t-en.

LE TAILLEUR *à ſon garçon.*

Il faut en paſſer par là; ces maudits parvenus-là ſont plus difficiles que d'honnêtes gens. ..

ARLEQUIN *à part.*

Ces eſcogriffes-là pourroient bien me prendre mes cent écus. *haut.* Attendez.

LE TAILLEUR.

Plaît-il, Monſieur!

ARLEQUIN.

Fermez les yeux tous les deux.

LE TAILLEUR.

Et pourquoi cela, Monſieur!

ARLEQUIN.

Parce que je le veux.... ferme les yeux, te dis-je, grand nigaud, & je vous caſſerai la tête à tous les deux, ſi vous les ouvrez avant que j'aye dit, pique. *Les Tailleurs ferment les yeux, Arlequin fait pluſieurs choſes pour voir s'ils ne voyent point.* Ces droles-là m'ont l'air d'avoir des yeux devant & derriere; *au garçon*, ferme donc tes yeux fripons, qui veulent me dévorer tout en vie. *Quand les Tailleurs ont les yeux*

bien fermez, Arlequin tire ſa bourſe de ſa poche, il la met ſur ſa tête ſous ſon chapeau, & ſes deux mains par-deſſus. Pique.

LE TAILLEUR.

Monſieur, ayez la bonté d'abbaiſſer vos bras, il m'eſt impoſſible de prendre votre meſure, tant que vous ferez ainſi.

ARLEQUIN.

Prens-la, ſi tu peux, c'eſt ma poſture à moi d'être comme cela.

LE TAILLEUR *bas.*

Quel myſtere! *Le Tailleur prend la meſure d'Arlequin qui ſe fait petit.* Levez-vous, s'il vous plaît, Monſieur.

ARLEQUIN.

Ne vois-tu pas, groſſe buche, que plus je ſerai petit, & moins il faudra d'étoffe.

LE TAILLEUR *bas.*

Cette homme-là a le diable dans le corps. *Il prend la groſſeur du corps d'Arlequin, & enfin il lui paſſe ſa meſure au tour du col, & prend ſes grands cizeaux pour marquer.*

ARLEQUIN.

A moi, à moi, à moi, au ſecours! ah les fripons! *Il les bat.*

LE TAILLEUR.

Hé, Monſieur, Monſieur.... je n'en puis plus.... arrêtez donc, s'il vous plaît.

ARLEQUIN.

Comment, coquin, que j'arrête, tu veux me couper la gorge !

LE TAILLEUR

Moi, Monſieur ! je vous prens votre meſure, & vous nous rouez de coups.... De quelle couleur vous leverai-je de l'étoffe !

ARLEQUIN.

De la couleur que tu voudras.

LE TAILLEUR.

Mais, Monſieur, il faut dire votre goût.

ARLEQUIN.

Mon goût eſt d'avoir un habit de la couleur qui couvre le mieux, voilà tout.

LE TAILLEUR.

Monſieur, toutes les couleurs couvrent également.

ARLEQUIN.

Cela étant, grand belître, qu'eſt-ce que la couleur me fait donc ! fais-le vert ou jaune.

LE TAILLEUR.

Y mettrai-je de l'or, de l'argent !

ARLEQUIN *bruſquement.*

Pourquoi cela !

LE TAILLEUR.

Monſieur, tous les gens riches en mettent.

ARLEQUIN.

ARLEQUIN *en colere.*

Qui t'a dit que j'étois riche !

LE TAILLEUR.

Mais, Monſieur, vous épouſez la fille de Monſieur Chriſante.

ARLEQUIN.

J'épouſe le Diable qui t'emporte.

LE TAILLEUR.

Adieu, Monſieur, je vais employer tous mes ſoins pour vous contenter.

LE GARÇON.

Nous allons travailler avec toute la diligence poſſible. Vous aurez la bonté de donner aux garçons pour boire.

ARLEQUIN.

Pour boire ! oh cela eſt juſte. *Il lui donne un ſoufflet.* Tiens, voilà déja cela d'avance, partage avec tes camarades .... ces droles-là m'ont fait grande peur avec leurs chiens de ciſeaux : voilà encore quelqu'un .... je n'ai jamais vû une rue où il paſſe tant de monde, je vais m'en plaindre à la Juſtice.

Fin du II. Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ARLEQUIN *ſeul accourt ſur le Theâtre ſon tréſor dans ſon chapeau.*

JE n'ai rien .... je n'ai rien ... Les maudites gens ! je voulois porter mon tréſor dans les bois ; car il n'eſt point en ſureté chez moi, mais il n'y a pas moyen, je n'ai été qu'au bout de la rue, & tout le monde m'arrête : Arlequin ! où cours-tu ſi vîte ! qu'as-tu là dans ton chapeau ! voyons ... Le Diable vous emporte tous tant que vous êtes, les chiens aboyent après moi ... ah mon cher tréſor que tu as d'ennemis ... va, ne crains rien, tu es ma vie, tu es mon ame, tu es tout mon plaiſir, je ne te quitterai jamais, jamais : je dormirai avec toi, je parlerai toujours avec toi ... viens, je vas m'enfermer dans ma maiſon avec toi, j'en boucherai la porte & les fenêtres. .. Allons, allons ... plaît-il ! qu'eſt-ce ! de quoi ! Il me ſemble

toujours que j'entens du monde... cache-toi bien, mon cher tréſor, je tremble qu'on ne nous voye enſemble. *En s'en allant il ſe trouve nez à nez avec Briarée.* Ah la mauvaiſe fiſionomie ! *il s'enfuit.*

SCENE II.

BRIARE'E, ARLEQUIN.

BRIARE'E *à Arlequin qui s'enfuit.*

MOn ami, mon ami, parlez donc? .... il fuit ſans m'écouter, je voulois lui demander où demeure un jardinier, qui, à ce que m'ont dit mes Clercs, eſt venu tantôt dans mon Etude : à qui m'adreſſer ! je ne vois qui que ce ſoit, mon plus court ſera de frapper à ſa porte. *Il frappe.*

ARLEQUIN *par la lucarne de ſon grenier.*

Qui va là ! qui va là !

BRIAREE'.

Ami...

ARLEQUIN.

Il n'y a point d'ami.

BRIARE'E.

Ouvrez s'il vous plaît, je vous veux..

ARLEQUIN.

Je ne vous veux rien, moi.

BRIARE'E.

Ouvrez-donc, je n'ai que deux mots à vous dire.

ARLEQUIN.

Dites-les d'où vous êtes ! je vous écoute.

BRIARE'E.

C'eſt pour vous prier de me donner.....

ARLEQUIN *avec emportement.*

Je ne donne rien.

BRIARE'E.

Vous ne ſçavez pas ce que je vous demande, c'eſt l'adreſſe d'un nommé Arlequin.

ARLEQUIN.

Arlequin ?

BRIARE'E.

Oüi : un jardinier.

ARLEQUIN.

Pourquoi faire ? c'eſt moi.

BRIARE'E.

Ah, Monſieur, on m'a dit que vous étiez venu me chercher.

ARLEQUIN.

Non.

BRIARE'E.

Souvenez-vous-en bien, un Procureur qui ſe nomme Briarée, & qui demeure-là-bas, en allant à l'Hôpital.

ARLEQUIN.

Ah ! oui, je l'avois oublié, je deſcends, *(il entr'ouvre ſa porte.)* reculez-vous de ma porte, je vais ſortir.... encore plus loin....

BRIARE'E *à part.*

Qelles cérémonies pour ſe faire écouter ! je penſe que cet homme-là eſt fou.

ARLEQUIN.

Monſieur le Procureur, faites-moi mon procez.

BRIARE'E.

Vous voulez dire que je forme quelque inſtance à votre requête.

ARLEQUIN.

Oui. Faut-il beaucoup de choſes pour faire un procez !

BRIARE'E.

Non, je vous en ferai mille ſur rien.

ARLEQUIN *bas.*

Je ne ſçai ſi j'ai bien fermé ma porte.
(il y va & cependant Briarée continue)

BRIARE'E.

Je ſçai donner de certaines tournures ... demandez au Palais quel homme je ſuis, ma réputation y eſt bien établie ... J'ai chez moi trois Clercs Arabes de Nation, j'oſe dire qu'ils ſeront un jour l'honneur de leur profeſſion. C'eſt une bonne école que mon étude : contre qui voulez-vous que j'occupe pour vous !

ARLEQUIN.

Contre tout le monde.

BRIARE'E.

Les bons ſentimens où je vous vois ! les Dieux vous les conſervent, mais par qui commencerai je !

ARLEQUIN.

Par qui vous voudrez.

BRIARE'E.

Mais il faudroit me nommer quelqu'un.

ARLEQUIN.

Et bien, commencez par Monſieur Midas, un Maltotier qui demeure-là ; je voudrois bien avoir un coin de ſa cour pour aggrandir mon jardin.

BRIARE'E.

Rien n'eſt plus facile ; il ne s'agit que de voir ſi vous avez des raiſons.

ARLEQUIN.

Oh oui, premierement il eſt trop petit. Eſt-ce aſſez ?

BRIARE'E.

Non, la taille d'un homme n'eſt pas matiere à procez.

ARLEQUIN.

Il a trop de terres, il eſt trop riche.

BRIARE'E.

Tout cela ne vous fait rien ; ces gens-là ſont des volailles que la République laiſſe engraiſſer, elle ſçait bien où les trouver dans ſes beſoins pour en faire ſes conſommez.

ARLEQUIN.

Eh bien il a une femme qui a de grands Seigneurs pour amans.

BLIARE'E.

Cela eſt louable à cette femme ; elle fait ce qu'elle peut pour annoblir ſes enfans.

ARLEQUIN.

Oh dame, vous diſiez qu'il ne falloit rien pour faire un procez.

BRIARE'E.

Rien, c'eſt-à-dire peu de choſes ; il faut pourtant une eſpece de fondement. (*Arlequin rêve*) Hé bien trouvez-vous quelque choſe !

ARLEQUIN *gaiement.*

Oui, oui, Monſieur, un fondement ! un fondement.

BRIARE'E.

Voyons.

ARLEQUIN.

Il ferme ſa porte trop fort, & il ébranle toute ma maiſon.

BRIARE'E.

Oh ! cela prend forme de raiſonnement... Monſieur Midas nous vous apprendrons à fermer doucement votre porte.

ARLEQUIN *avec tranſport.*

Un autre fondement ; il m'a promis des coups de bâton, parce que je chante toujours.

BRIARE'E.

Courage, courage, Monſieur Midas, ah ! s'il vous les avoit donnez, (*Arlequin court.*) où allez-vous donc !

ARLEQUIN.

Je vas le prier bien honnêtement de me les donner.

BRIARE'E.

Demeurez, demeurez, cela n'empêchera rien ; je vais lui faire manger en frais ſa maiſon... des coups de bâton ! patience, il vaudroit mieux qu'il eût

affaire à tout l'enfer qu'à moi : avant qu'il ſoit quatre jours il y aura plus de deux rames de papier produites contre lui.

ARLEQUIN.

Ah l'honnête homme ! que je vous embraſſe, le ciel vous bénira.

BRIARE'E.

Mais ne perdons point de tems, donnez-moi une vingtaine d'écus pour commencer.

ARLEQUIN.

Une vingtaine d'écus...

BRIARE'E.

Oui...

ARLEQUIN.

Une vingtaine d'écus... Vous êtes un fripon.

BRIARE'E.

Comment, m'appeller fripon ! un Procureur !

ARLEQUIN.

Me demander vingt-écus.. Retire-toi...

BRIARE'E *à part.*

Je vois bien qu'il n'y a rien de bon à gagner avec cet extravagant-là.

ARLEQUIN.

Ah, ah, tu me dis des injures tout bas, tiens, tiens, au lieu de ta vingtaine d'é-

cus, voilà une vingtaine de coups de bâton. (*il le bat.*

BRIARE'E.

A moi, à l'aide.

ARLEQUIN *ſeul.*

Fi . . . j'aurois grande honte : il faut que ce drole-là n'ait gueres de conſcience pour un Procureur . . Diantre je ne ſerai jamais en repos ; queſt-ce que cette créature là à préſent . . . ah ! elle regarde ma maiſon, je ſuis perdu . . . elle aura ſenti . . .

SCENE III.

FLORISE, ARLEQUIN.

FLORISE *à part.*

C'Eſt ici qu'on dit qu'il demeure.

ARLEQUIN *bas.*

Il faut que je l'éloigne de ma porte.

FLORISE *à part.*

La réſolution de mon pere me fait tourner l'eſprit, je ne ſçais où je vas.

ARLEQUIN.

Vous êtes bien triſte, Mademoiſelle,

(*à part*) elle a peut-être perdu ſon tréſor.

FLORISE.

Hélas, mon ami, je ſuis d'un chagrin que je ne me connois pas: mon pere veut me marier.

ARLEQUIN.

La drole de fille que vous êtes; & depuis quand donc un mari fait-il peur aux filles! j'ai toujours vû que le ſeul nom de mariage les réjouiſſoit.

FLORISE.

Il n'auroit pour moi rien d'affreux, ſi l'entêtement d'un pere ne m'arrachoit à ce que j'aime pour me donner à un homme que j'abhorre.

[*Elle tourne les yeux du côté de la maiſon d'Arlequin.*

ARLEQUIN.

Ne regardez pas de ce côté-là, le ſoleil vous feroit mal: le mari que votre pere veut vous donner a-t-il beaucoup d'argent?

FLORISE.

Non, c'eſt un miſérable,

ARLEQUIN.

Votre pere a tort.

FLORISE.

On dit qu'il eſt laid à faire peur, pe-

tit, mauſſade, bête à tuer, yvrogne, jaloux.

ARLEQUIN.

Si j'étois comme cela, j'irois me pendre.

FLORISE.

On pourra bien m'obliger à lui donner ma main : mais pour mon cœur . . .

ARLEQUIN.

Vous me faites pitié.

FLORISE.

Mon pere doit me le faire voir tantôt.

ARLEQUIN.

Vous ne le connoiſſez donc pas !

FLORISE.

Non, mais je le hais à mort.

ARLEQUIN.

Je me marie comme vous, à une fille que je n'ai jamais vûe.

FLORISE.

Vous !

ARLEQUIN.

Oui. On m'a dit qu'elle n'étoit pas trop jolie ; mais qu'elle étoit bien méchante, qu'elle jouoit, qu'elle étoit coquette, qu'elle . . .

FLORISE.

Que je vous plains !

ARLEQUIN.

Oh ! taiſez-vous ; quand je ſerai ſon mari, je la ferai bien changer.

FLORISE.

Après tout, ſi vous êtes malheureux avec elle, c'eſt que vous le voudrez bien ; car enfin, pourquoi épouſer une femme que vous n'aimez pas ? perſonne ne vous y contraint, vous.

ARLEQUIN.

Elle eſt bien riche . . . vous la connoiſſez peut-être.

FLORISE.

Cela ſe peut, comment s'appelle-t-elle ?

ARLEQUIN.

Elle s'appelle . . . attendez . . diable, . elle s'appelle . . . ah ! Floriſe, Floriſe.

FLORISE.

Qu'entens-je !

ARLEQUIN.

Vous êtes trop bonne, Mademoiſelle, de vous chagriner à cauſe de moi : je vois bien que vous la connoiſſez cette Floriſe, elle eſt bien méchante, n'eſt-ce pas ?

FLORISE.

C'eſt donc toi qui es Arlequin ?

ARLEQUIN.

Et vraiment oui, à votre ſervice.

FLORISE.

Je ſuis Floriſe.

ARLEQUIN.

Vous !

FLORISE.

Oui, traître, & ſi tu as la hardieſſe de m'épouſer....

ARLEQUIN.

Ah, ah, c'eſt donc de moi que vous diſiez de ſi belles choſes ! yvrogne, laid, bête... je vous épouſerai pour vous faire enrager.

FLORISE.

Si tu es aſſez oſé pour le faire, attens-toi de ma part à tous les chagrins & à toutes les peines que peut faire une femme comme moi à un mari de ta ſorte.

ARLEQUIN.

Tarare, je ne vous crains pas ; les écus de votre pere me conſoleront.

FLORISE.

Il n'y a point d'outrages, ni d'affronts que tu ne doives eſperer de moi.

ARLEQUIN.

Nous verrons, nous verrons : la jolie maniere de faire l'amour ! (*bas en ſoupirant*) hélas ce n'étoit pas ainſi que je parlois avec la pauvre Chloé ! (*haut.*) J'entens du bruit dans ma maiſon. Ah ! on

me vole, on me ruine, on m'arrache l'ame, (*il s'enfuit & tombe*) Ah la tête ! (*il entre chez lui.*)

FLORISE *ſeule.*

Se fût-il tué ! Elle n'eſt pas trop jolie : l'impertinent ! Voilà donc l'époux que mon pere me deſtine, c'eſt avec lui qu'il veut que je paſſe mes jours : non, plutôt que d'y conſentir, il n'eſt point d'extrémité où je ne me porte ; cependant que fait Pamphile, d'où vient que je n'entens point parler de lui ? je connois ſon amour & ſa vivacité, & après le refus de mon pere, tout m'allarme.. Mais le voici. Ciel ! que vois-je avec lui, ne le reverrois-je que pour le trouver infidele. Tâchons de l'écouter ſans être vûe. (*Elle ſe cache.*)

SCENE IV.

PAMPHILE, CHLOE', TRIVELIN, FLORISE *cachée.*

PAMPHILE.

OUi, belle Chloé, ce ſont mes parens qui ſont cauſe de toutes vos peines.

CHLOE'.

Hélas ! que leur ai-je fait !

TRIVELIN.

Arlequin les éveilloit tous les jours par ſes chanſons, ils s'y ſont pris de toutes les manieres pour le faire taire ; enfin las d'employer inutilement leurs prieres & leurs menaces, ils ont eu recours au ciel qui les a exaucez ; Plutus le Dieu des Richeſſes eſt deſcendu à leur ſecours, il les a vengez d'Arlequin en lui donnant un tréſor, c'eſt ce qui l'a rendu comme vous l'avez vû.

CHLOE'.

Voilà qui eſt bien honnête à un Dieu de venir enſorceler le monde.

PAMPHILE

Conſolez-vous, belle Chloé : je vas dans un moment eſſuyer vos larmes ; c'eſt à moi à vous faire oublier tous les chagrins que mes parens vous ont cauſez.

CHLOE'.

Quelles obligations je vous aurai, Monſieur !

PAMPHILE.

Vous ne m'en aurez aucune, belle Chloé, puiſqu'en travaillant à votre bonheur j'aſſure en même tems le mien.

L'Amour

L'Amour vient de m'inſpirer le moyen d'y parvenir.

CHLOE'.

Que je ſerois heureuſe, ſi vous pouviez y réuſſir ! mais hélas ! je le ſouhaite trop pour oſer me le promettre.

PAMPHILE.

Fiez-vous à moi, & repoſez-vous ſur moi de toutes choſes ; je vous répons du ſuccès, & j'eſpere que la fin du jour nous verra heureux l'un & l'autre. (*à Trivelin*) Toi, ſonge à faire paſſer cette lettre à Floriſe ; il vaut mieux la prévenir, ſans cette précaution, elle pourroit venir rompre nos meſures : venez, belle Chloé, donnez-moi la main.

CHLOE'.

Allons chez ma mere prendre nos arrangemens là-deſſus.

SCENE V.

FLORISE, TRIVELIN.

TRIVELIN *à part.*

COmment diable m'y prendre pour faire tenir cette lettre à Floriſe ſans

que le bon homme Chriſante s'en apperçoive.

FLORISE *à part.*

Non, ingrat, ne crains rien, tu connois mal Floriſe, elle ne rompra point tes meſures.

TRIVELIN *révant à part.*

Fi, au diable, cet expédient-là m'attireroit une volée de coups de bâton.

FLORISE *à part.*

Le perfide ! quelle peine j'ai eue à me retenir.

TIVELIN *à part.*

Si Nerine ſa ſuivante ſortoit, il m'en coûteroit quelques baiſers, mais je paſſerois par là-deſſus : quand il s'agit de faire plaiſir à ſon Maître, il faut prendre un peu ſur ſoi.

FLORISE *à part.*

C'en eſt fait, ſon lâche procedé me rend à moi-même.

TRIVELIN *l'appercevant.*

Ah ! Mademoiſelle, vous voilà, parbleu je vous rencontre bien à propos ; j'étois à creuſer ma cervelle pour trouver le moyen de vous rendre une lettre que mon Maître...

FLORISE.

Donne ; & voilà la réponſe que j'y fais. (*Elle la déchire.*)

TRIVELIN.

Qu'eſt-ce à dire ! Eſt-ce que je rêve ?

FLORISE.

Dis à ton Maître qu'il peut pouſſer ſa perfidie auſſi loin qu'il voudra, & qu'il ne craigne point que je le trouble dans ſes beaux projets.

TRIVELIN.

Comment, Mademoiſelle !

FLORISE.

Qu'il l'épouſe . . .

TRIVELIN.

Et qui ! *bas*; le Diable m'emporte, ſi j'y comprens rien.

FLORISE.

Ne voudrois-tu point me nier des choſes dont je viens d'être témoin, ne viens-je pas de voir ici ton Maître avec Chloé ! n'ai-je pas entendu les beaux diſcours qu'il lui a tenus !

TRIVELIN.

Mais, Mademoiſelle . . . .

FLORISE.

Aſſure-le que je vois ſon inconſtance ſans dépit.

TRIVELIN,

S'il vous plaiſoit...

FLORISE.

Le traître ! avec quels tranſports il l'aſſuroit qu'il alloit travailler à leur bonheur commun.

TRIVELIN.

Vous ne voulez pas m'entendre.

FLORISE.

J'en ai trop entendu, on ne m'abuſe point. L'ingrat !

TRIVELIN.

Un mot...

FLORISE.

Non, je n'écoute rien, va lui dire que je vas épouſer Arlequin ; que je cours de ce pas preſſer mon pere de conclure notre hymen, & que dès ce ſoir je veux être ſon épouſe.

TRIVELIN.

Y ſongez-vous, Mademoiſelle ! épouſer Arlequin !

FLORISE.

Laiſſe-moi, mon parti eſt pris, rien ne m'en fera revenir ; dis bien à ton Maître que je ne l'aime plus ; mais qu'au contraire j'ai pour lui une haine ſi violente... Oh je voudrois qu'il fût ici pour lui faire connoître moi-même combien

il m'eſt odieux. Tu ne lui diras pas cela comme moi. *Elle s'en va.*

TRIVELIN.

Permettez de grace . . .

FLORISE.

Ne me ſuis point.

TRIVELIN *ſeul.*

Quelle tête! M'a-t-il été poſſible de lui faire entendre raiſon! Après tout, ſes menaces ne m'effrayent gueres: il ſera bien facile à mon Maître de l'appaiſer, dès qu'il voudra s'en donner la peine, quoiqu'elle diſe, ſa haine reſſemble bien à de l'amour . . . mais voilà Arlequin qui ouvre ſa porte, je me retire, afin qu'il ne ſoupçonne rien du tour qu'on lui joue.

SCENE VI.

ARLEQUIN *ſeul ſon tréſor dans ſa main.*

ALlons, allons, Monſieur le Tréſor, vîte, vîte, hors de ma maiſon, je ſuis las de loger un hôte comme vous, vous avez penſé tantôt me faire rompre le cou, & je me tuerois peut-être tout-à-fait, ſi je vous gardois davan-

tage ; allons, allons, vous avez beau me regarder : point de raiſons, il faut décamper . . . mon cher Arlequin, mon cher Arlequin. Oui, oui, je t'en répons, il n'y a point de cher Arlequin qui tienne, je n'entends rien, je ſuis ſourd, je ne veux plus de ta maudite compagnie : Eſt-ce donc Arlequin ! non je ne te connois plus : Toi qui vivois hier ſi heureux, qui ne connoiſſois ni les peines, ni les chagrins, ni les maladies, depuis ce matin que tu as un tréſor, te voilà devenu fou, furieux, ingrat à tes amis, cruel à ta Maîtreſſe, barbare à toi-même : quelle chienne de vie menes-tu ! n'as-tu point de honte de vivre comme cela ?

SCENE VII.

PLUTUS, MIDAS, ARLEQUIN

MIDAS.

QUe j'aye le plaiſir, Seigneur Plutus, de voir de mes yeux le trouble d'Arlequin ; c'eſt ce qu'il y a de plus doux & de plus ſatisfaiſant dans la vengeance.

PLUTUS.

Venez : & avant de remonter au ciel, je veux assurer pour jamais votre repos. Le voici, avançons.

ARLEQUIN *à part.*

Je vas chercher Plutus, & lui rendre son trésor. (*l'appercevant*) Ah vous êtes bien venu. *à Midas.* Qu'est-ce qui vous demande, vous !

PLUTUS.

Il est ici sans conséquence ; c'est un de mes favoris.

ARLEQUIN.

Vous lui avez donc donné aussi un trésor !

PLUTUS.

Oui.

ARLEQUIN.

En bonne cause qu'il est toujours triste comme un loup garou. Tenez, donnez-lui encore celui-ci, il en aura deux.

MIDAS.

Ah !

PLUTUS.

Comment, mon cher Arlequin! Pour quelle raison....

ARLEQUIN.

Pour la raison que je n'en veux plus.

PLUTUS.

Tu n'en veux plus !

ARLEQUIN.

Non tenez, vous dis-je, prenez-le vîte, ſinon j'irai le jetter dans la mer. Si j'avois bien ſçû ce que c'eſt qu'un tréſor quand vous me l'avez donné . . .

PLUTUS.

Quoi, mon cher Arlequin, eſt-ce là cette fidelité & ce zele que tu m'avois tant promis ce matin, tu te laſſes déja de mes bienfaits !

ARLEQUIN.

Quels diables de bienfaits, qui rendent le monde miſérable !

MIDAS.

Seigneur Plutus ne m'abandonnez pas.

PLUTUS.

Laiſſez-moi faire. (*à Arlequin*) Ton embarras me divertit, il eſt tems de le faire finir, & de t'apprendre à te procurer avec ce tréſor tous les agrémens & toutes les commoditez de la vie.

ARLEQUIN.

Laiſſez-moi, je ne veux point de tout cela.

PLUTUS.

Quoi tu ſerois fâché d'avoir un bon [illegible], qui te feroit des ragouts délicats,

licats, des fricaſſées exquiſes, des...

ARLEQUIN.

Qu'ai-je affaire moi de toutes ces drogues-là ! je trouve bon tout ce que je mange, parce que j'ai toujours bon appetit.

MIDAS.

Mais comptes-tu pour rien le plaiſir d'avoir tous les jours à ta table les plus grands Seigneurs d'Athénes, & l'élite des beaux eſprits du Portique !

ARLEQUIN.

Le beau chien de plaiſir, de donner à manger à ces friands-là qui ſe mocquent de vous ! Vous croyez donc que c'eſt à cauſe de vous qu'ils viennent manger de votre ſoupe !

MIDAS.

Aſſurément.

ARLEQUIN.

Pour être Maltotier, vous n'avez gueres d'eſprit : renvoyez votre Cuiſinier, & vous verrez après s'ils reviendront.

PLUTUS *à part.*

J'en viendrai pourtant à bout.

ARLEQUIN.

Moi, ce n'eſt pas de même : mes amis ne viennent manger avec moi que parce

qu'ils m'aiment ; car je ne leur donne que du pain & des noix.

PLUTUS.

Tu ſerois pourtant bien aiſe, Arlequin, de te voir ſuivi d'une troupe de laquais, & de demeurer dans une belle maiſon.

ARLEQUIN

Ne me parlez pas de cela. Sçavez-vous bien comme je regarde Monſieur Midas avec tous ſes domeſtiques !

PLUTUS.

Hé bien, comment !

MIDAS.

Que va-t-il dire !

ARLEQUIN.

Comme un priſonnier au milieu des archers ; & ſa maiſon, je la regarde comme une priſon.

MIDAS.

Comme une priſon !

ARLEQUIN.

Oui : tenez, un jour par curioſité j'allai pour vous voir chez vous, je frappai à votre porte ; tout d'un coup cric, crac, les verroux, les ſerrures, les barres de fer ; un homme avec deux grandes mouſtaches, que demandez-vous ! je demande Monſieur Midas : Entrez. . . auſſi-tôt il

donna un grand coup de ſifflet, & puis je vis accourir au-devant de moi tant de gens qui me diſoient: Où allez-vous ? que voulez-vous ! de quelle part ! qui êtes vous ! comment vous appellez-vous ! oh cela me fit ſi grande peur, que je m'en retournai bien vîte.

MIDAS.

Que tu es ſimple ! ne vois-tu pas que ce ſont des marques d'honneur !

ARLEQUIN.

Votre honneur, à vous autres, pour être ſi petit eſt bien embaraſſant. Vive ma petite maiſon : ah-que j'y ſuis tranquille, que j'y ſuis en liberté ! ceux qui veulent me voir, me voyent dans le moment, je ne ferme pas ſeulement ma porte la nuit.

PLUTUS.

Allons, Arlequin, mon ami, je veux te rendre heureux malgré toi-même, reprends ce tréſor.

ARLEQUIN.

Dites-moi plutôt de m'aller jetter dans un puits.

MIDAS.

J'enrage.

ARLEQUIN.

Je vais retourner à mes jolies chanſons, à tous les plaiſirs que je goûtois avant de

vous connoître, à mon petit jardin, & à ma chere Chloé. Je ſonge à toutes les mauvaiſes choſes que je lui ai dites tantôt. J'étois bien malheureux de faire de la peine à cette pauvre enfant, qui m'aime plus que ſes yeux; je voulois la quitter pour prendre une fille que je n'aime point.

PLUTUS.

Hé bien, mon cher Arlequin, épouſe ta Chloé, je ne m'y oppoſe plus; mais ſonge que ce n'eſt pas aſſez de l'aimer comme tu fais : la plus grande preuve d'amour que tu puiſſe lui donner, c'eſt de garder ce tréſor; par-là tu deviendras grand Seigneur, & tu la feras grande Dame.

ARLEQUIN.

C'eſt juſtement parce que je l'aime que je veux reſter comme je ſuis. Chloé ſera demain ma femme; ſi je devenois grand Seigneur je ne l'aimerois plus, ce n'eſt pas la mode: cette pauvre fille m'aime de tout ſon cœur, elle eſt douce comme un petit mouton; ſi je la faiſois grande Dame, elle deviendroit de même que beaucoup d'autres, méchante, joueuſe, mépriſante...

MIDAS.

C'eſt perdre le tems, Seigneur Plutus.

PLUTUS.

Tenez, Midas, c'eſt à vous que je donne ce tréſor.

ARLEQUIN.

Bon, j'avois tantôt envie de lui faire un procez, parce qu'il ne veut pas que je chante, mais ce tréſor que vous lui donnez me vengera mieux.

PLUTUS.

Je m'en vais, Arlequin, tu ſeras fâché quelque jour du peu de cas que tu fais aujourd'hui de mes faveurs.

ARLEQUIN.

Allez, allez, bon voyage. (*ſeul*) Les voilà bien attrapez . . . que je ſuis content de lui avoir rendu ſon tréſor! c'eſt comme ſi j'avois ôté de deſſus mes épaules une groſſe maiſon; allons, Arlequin, mon ami, reprends ton humeur gaillarde . . . je vas bien me divertir: commençons par aller demander pardon à ma chere Chloé, & puis j'irai reporter à Monſieur Chriſante ſes cent écus, & je lui dirai que je ne veux plus de ſa fille.

SCENE VIII.

ARLEQUIN, DANSEURS. *On danſe.*

ARLEQUIN.

J'En ſuis, j'en ſuis : je ne ferai pas mal de me remettre un peu en joye pour aller revoir Chloé ; (*il ſe mêle aux danſes*) à propos, à propos, mes amis, pourquoi danſez-vous, vous autres ?

DANSEURS.

Nous reconduiſons le Seigneur Pamphile qui vient d'épouſer la belle Chloé...

ARLEQUIN *vivement.*

Qui vient d'épouſer !

DANSEURS.

La belle Chloé ; tenez, les voilà qui s'avancent.

SCENE IX.

PAMPHILE, CHLOE', *(à qui on porte la Robe,)*

ARLEQUIN, TRIVELIN.

DANSEURS.

ARLEQUIN *courant à Chloé.*

AH, ma chere Chloé, eſt-ce toi?

PAMPHILE *le repouſſant.*

A qui en a ce maraud-là? eſt-ce ainſi qu'on parle à Madame?

ARLEQUIN.

A Madame! ah Monſieur, je l'aimois uparavant vous.

PAMPHILE.

Retire-toi.

ARLEQUIN.

Ma chere Chloé....

PAMPHILE *le menaçant.*

Ain....

ARLEQUIN.

Madame, vous voilà mariée!

CHLOE' *froidement.*

Ah, c'eſt encore toi, Arlequin ! oui, tu vois, mon enfant.

ARLEQUIN.

Vous avez quitté comme cela Arlequin que vous aimiez tant !

CHLOE'.

J'étois folle de t'aimer, que voulois-je faire de toi ? tu es ſi pauvre ! après tout c'eſt à toi que j'ai l'obligation de l'état gracieux où je ſuis ! tu m'as appris qu'on n'étoit point heureux dans le mariage, quand on n'avoit point de bien ; effectivement j'ai jugé que tu avois raiſon : j'ai trouvé Monſieur, tu épouſois ſa Maîtreſſe, il a bien voulu de moi, & voilà comme la choſe s'eſt faite ; ſi cela te fait de la peine, j'en ſuis fâchée ; mais tu ne dois t'en prendre qu'à toi.

ARLEQUIN *bas.*

Ah fripon de Plutus, ſi je te tenois.. c'eſt toi qui es cauſe de tout mon malheur, tu as bien fait de t'en aller. (*Voyant Pamphile & Chloé qui ſe parlent à l'oreille.*) Il lui parle à l'oreille.. ah.. ma chere Chloé eſt mariée !

CHLOE'.

Va, conſole-toi, tu viendras me voir danſer à ma nôce, tu auras le plaiſir de

dire, j'ai eu l'honneur d'être aimé de cette belle mariée : & moi je dirai à mes gens, hola quelqu'un, qu'on faſſe boire ce pauvre garçon.

ARLEQUIN *bas.*

Tu mérites cela, miſérable que tu es ; je te tiens, je te tuerai. [*haut*] Madame...

PAMPHILE.

C'à, mon ami, voilà qui eſt fait, laiſſe Madame en repos.

ARLEQUIN.

Hé Monſieur, je vous en prie.

PAMPHILE.

Allons, allons, tu es un importun.

ARLEQUIN.

Monſieur, laiſſez-moi demeurer avec vous, que je ſois auprès d'elle.

PAMPHILE.

Hé que veux tu faire auprès d'elle.

ARLEQUIN.

Je ſerai celui qui lui porte la Robe.

CHLOE'.

Non, Arlequin, je t'ai trop aimé pour te voir réduit auprès de moi à un emploi ſi bas ; d'ailleurs il eſt du devoir d'une honnête femme d'écarter d'elle tous ceux qui pourroient lui faire oublier un inſtant qu'elle a un époux : tant que je te

verrois, je ne pourrois jamais m'empêcher de t'aimer toujours, je le ſens bien.

ARLEQUIN.

Hé, Madame, cela ne me fera point de peine de vous ſervir, pourvû que je vous voye, je ſerai trop content.

PAMPHILE.

Madame laiſſons-là ce cauſeur.

ARLEQUIN *à genoux.*

Monſieur, Monſieur, encore un petit moment. Madame, priez votre mari pour moi.

PAMPHILE.

Que veux-tu ! cela me fatigue à la fin.

ARLEQUIN.

Je vous ſervirai bien fidelement, je ne vous demande point de gages.... Trivelin, prie ton Maître.

TRIVELIN.

Tu n'as pas voulu venir boire avec moi tantôt.

ARLEQUIN.

Pauvre Arlequin, tout le monde t'abandonne !

CHLOE'.

Il me fait pitié.

SCENE DERNIERE.

PAMPHILE, CHRISANTE, FLORISE, CHLOE', ARLEQUIN, TRIVELIN, DANSEURS.

CHRISANTE *à Floriſe.*

ALlons, allons, Mademoiſelle la difficile : (*à Arlequin*) tenez, Arlequin, voilà une épouſe que je vous amene.

ARLEQUIN.

Ah, Monſieur, je vous remercie, je ſuis bien fâché d'avoir empêché que votre fille n'épouſât ce Monſieur.

CHRISANTE.

Comment donc!

ARLEQUIN.

Il vient d'épouſer ma chere Chloé, Monſieur Chriſante.

FLORISE *bas.*

Le traître!

ARLEQUIN *à Chriſante.*

Tenez, voilà vos cent écus que je vous rends. (*à Floriſe*) Mademoiſelle, je vous demande excuſe, ſi je ne vous épouſe pas : vous comptiez d'être mariée, cela

eſt bien fâcheux pour une fille ; mais vous retrouverez un autre mari, & moi je ne retrouverai pas une autre Chloé ; adieu, Mademoiſelle.

FLORISE *bas.*

Je creve de ne pouvoir pas me venger du perfide.

ARLEQUIN.

Adieu, Monſieur Chriſante.

CHRISANTE.

Que veut dire ceci ! je veux mourir, ſi j'y comprends rien.

ARLEQUIN *en pleurant à Pamphile.*

Adieu, Monſieur....

PAMPHILE.

Encore...

ARLEQUIN.

Monſieur, je vous en prie.. aimez bien ma chere Chloé... c'eſt une bonne fille... ne lui faites jamais de peine : je vous demande cela pour l'amour de moi.

PAMPHILE.

Que cela ne t'inquiéte point, adieu.

ARLEQUIN *en ſanglotant, à Chloé.*

Adieu Madame... adieu Trivelin, adieu tout le monde.

TRIVELIN.

Où vas-tu donc !

ARLEQUIN.

Je vais me pendre.

CHLOE'.

Je n'y puis plus tenir. Arlequin. . . .

ARLEQUIN.

M'appellez-vous, Madame?

CHLOE'.

Oüi, reviens.

ARLEQUIN *accourant.*

Vous voulez donc bien que je demeure avec vous, (*il arrache la Robe de Chloé à celui qui la portoit*,) gare de là, toi.

CHLOE'.

Va, Arlequin, je ne ſuis pas mariée, c'eſt un tour que Monſieur m'a aidé à te joüer pour regagner ton cœur.

FLORISE *bas.*

Qu'entens-je!

ARLEQUIN *avec tranſport.*

Vous n'êtes pas mariée, Madame; ah! . . cela eſt-il bien vrai, Monſieur! vous vous mariés pourtant ſi vîte, vous autres.

PAMPHILE.

Rien n'eſt plus vrai, Arlequin, je te rends ta chere Chloé, je ſuis charmé de voir la tendreſſe que vous avés l'un pour l'autre, je ne croyois pas qu'il fût encore au monde de ſi parfaits amans.

aimés-vous toûjours de même. Arlequin, il faut en revanche que tu m'aides à obtenir de Monſieur Chriſante la charmante Floriſe que j'aime.

ARLEQUIN.

Ah, tout à l'heure. Monſieur Chriſante, je vous en prie, donnés votre fille à cet Officier, c'eſt un honnête homme; il n'eſt pas comme les autres Officiers qui ſe marient dans tous les pays où ils vont.

CHRISANTE.

Vous êtes le ſeul qui pouviez me la faire refuſer à Monſieur Pamphile; je connois ſon mérite: allons, je conſens à tout.

FLORISE.

Ah, mon pere!

PAMPHILE.

Quelle reconnoiſſance, Monſieur!..

CHRISANTE.

Arlequin, je veux faire les frais de vos nôces.

ARLEQUIN.

Je le veux bien: je ſuis ſi aiſe, ma chere Chloé, je ne me ſens pas de plaiſir.

CHRISANTE *à part.*

Il faudra que je trouve les moyens de m'acquitter envers lui.

ARLEQUIN.

A qui ſont ces habits-là, ma chere Chloé !

CHLOE'.

Ils ſont à Madame Midas.

ARLEQUIN.

Quitte-les vîte, crainte du mauvais air.

PAMPHILE.

Allons, mes amis, commencez votre divertiſſement.

ARLEQUIN.

Oüi, & dépêchez-vous; car il y a long-tems que je n'ai bû ni mangé, & j'ai auſſi envie de reſter ſeul avec ma chere Chloé.

On danſe.

UN torrent du haut des montagnes
Avec fracas précipite ſes eaux,
Il ravage en fuyant les fertiles campagnes;
Mais un rocher briſe ſes flots :
Heureux ruiſſeau dans cette route obſcure
Vous coulés plus tranquillement,
Rien ne trouble jamais votre criſtal charmant;
Avec un doux murmure
Vous ſuivés le penchant que donne la Nature,
Et ſi le Dieu d'Amour
Enflâme votre onde chérie

Vous pouvez chaque jour
Moüiller une tendre prairie.

On danſe.

VAUDEVILLE.

LEs richeſſes, les vains honneurs
Sont des fers qui gênent la vie,
Heureux, qui loin de ces grandeurs,
Paſſe des jours dignes d'envie;
Il ne connoît que les plaiſirs,
Son champ eſt tout ce qu'il deſire,
Et s'il pouſſe quelques ſoupirs,
Ce n'eſt que d'amour qu'il ſoupire.

CHLOE'.

Toute ma richeſſe eſt mon cœur,
Cher Arlequin, je te le donne,
Qu'il faſſe à jamais ton bonheur,
C'eſt tout ce que j'ambitionne,
Je ne changerois pas mon ſort
Contre celui de Venus même.
Ah! que c'eſt un charmant tréſor
Que de poſſeder ce qu'on aime!

ARLEQUIN.

Quelqu'un peut-être me dira,
Que ma maiſon eſt trop petite;

Mais je l'aime comme cela,
Et c'eſt moi tout ſeul qui l'habite.
Fi de tous ces grands logemens,
Je ne pourois m'y connoître:
Il y demeure tant de gens,
Qu'on n'en connoît pas le vrai Maître.

TRIVELIN.

La vie a pour moi des appas
Qu'un Grand n'y trouve point, je gage;
Je vis ſans ſoins, ſans embaras,
Sans valets, femme, ni ménage;
Mais auſſi-tôt que de la faim
Je reſſens l'ardeur inquiette,
Chez mon bon ami le voiſin
Je cours vîte piquer l'aſſiette.

ARLEQUIN *au parterre.*

Parterre équitable, c'eſt toi
Que je tâche de ſatisfaire,
Je ſerai content comme un Roy
Si cette Piece a pû te plaire.
Ça, qu'en penſe-tu bonnement?
Que ta belle main me l'explique;
Mais viens me l'expliquer ſouvent
Pour faire enrager le Critique.

Fin de la Comedie.

APPROBATION.

J'Ay lû par l'ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux un Manuſcrit intitulé, *l'Embaras des Richeſſes*, *Comedie*. Cet Ouvrage a plû dans les repréſentations, & je crois qu'il aura le même ſuccès dans l'impreſſion. Fait à Paris ce 29 Décembre 1725.

DANCHET.

APPROBATION.

J'Ay lû par l'ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux *le Nouveau Théâtre Italien*: j'ay examiné en particulier les différentes Pieces qui le compoſent & je n'y ai rien trouvé qui puiſſe en empêcher l'impreſſion. Fait à Paris ce 3 Novembre 1728.

DANCHET.